

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

33



On peut être voyageur en se déplaçant, mais aussi en imaginant un pays à travers des hommes, des événements ou des lectures. Donc, des voyageurs et des villes, ce peut être le thème de ce numéro de rentrée... Des villes, vues en voyageant par les chemins et les routes. Des hommes dont on suit la trace, dont on évoque la vie comme celle du goumier Saïd ou l'errance de l'écrivain André Gide. Des sites évocateurs comme Bougie ou Mers el-Kébir, Gabès, Bizerte et Casablanca. Ce sera une promenade un peu insolite, évocatrice sans doute et, nous l'espérons, agréable, propice à une bonne rentrée.

N° 33. septembre 2002. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient



Espace historique

Gabès, jadis et toujours
Au pays des Lotophages
Safi, la méconnue

Ibn Houqab 3
Myriam Harry 5
Marie-Claire Micouleau 7

Écrivain public

Miliana, notes de voyage

Alphonse Daudet 11



Homme singulier

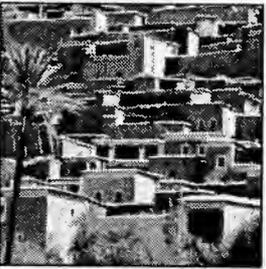
Rabat 1950 - Le guerrier
Ait Tserrouchem
Itinéraire en forme de fascination

Joseph Peyré 17
Gabriel Audisio 22

Le passé composé

Au regard de sa légende, Lyautey
Étymologie d'un fort
Petite ville, grande histoire

Jeanine de la Hogue 28
28
30
31



Jardin des Arts

Mohammed Racim, Un art de la miniature
spécifiquement algérien

Anne-Marie Briat 32

Les Chemins de mémoire

Au fil des saisons, au fil de l'eau :
de Bizerte à Tunis

Annie Krieger - Krynicki 38



Brève

Il n'est pire chose qu'un coquillage dans un tiroir

René Jean Clot 44

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard,
Annie Krieger-Krynicki, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésoriers : Raymond Albert et Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur* : à partir de 15 € (100 francs), *donateur* : 37 € (250 francs)

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 13 € (80 F) *non adhérent* : 15 € (100 F).

Le numéro : 5 € (30 F).

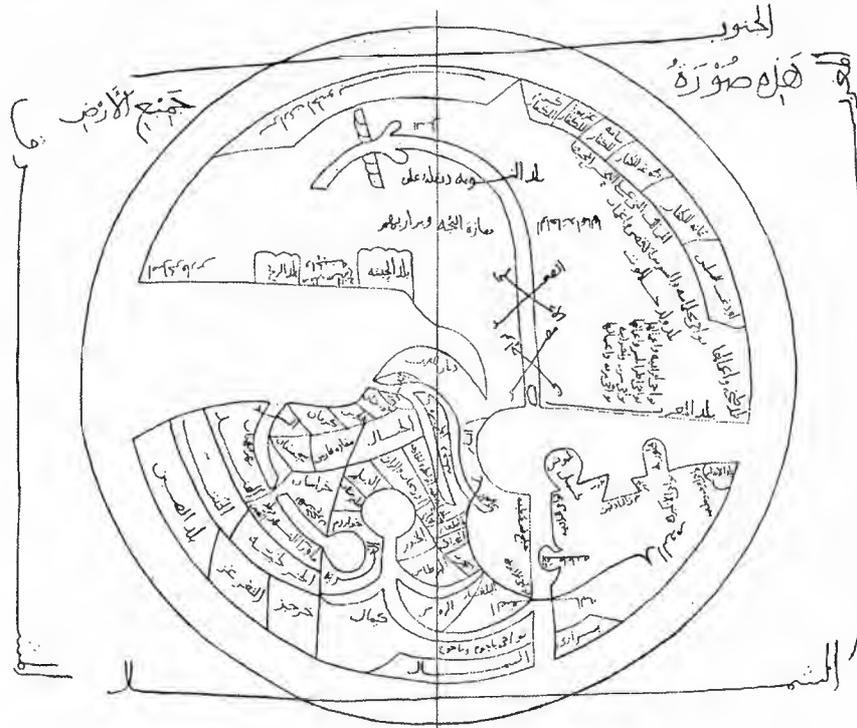
Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78 541 ISSN : 1 284-43 221

Gabès, jadis et toujours

Ibn Houqab



Configuration de la Terre vue au x^e siècle

Gabès, une ville géographique et romanesque; deux images d'une même ville à des siècles de distance. Petite fantaisie que se permet notre revue et non pas réflexion philosophique d'un télescope d'époque.

Cet explorateur arabe, originaire de Mésopotamie, arpenta au x^e siècle l'Inde, la Perse, l'Egypte, la Syrie et l'Afrique, en particulier le Maghreb - ce qu'il appelle « le domaine de l'islam » — Il partit de Bagdad, le 15 mai 943, dans la « primeur et la fleur de l'âge ». Sans se « lancer sur les mers »... sur le sol de la terre, il a traversé « la corde du cours du soleil ». Négociant, peut-être agent des Fatimides de l'Afrique du Nord, il donne des descriptions vivantes des lieux, des cités, des paysages qu'il traverse, assorties d'aperçus très modernes des ressources naturelles des pays: économie, commerce, climat et de cartes qu'il avait dessinées. Il décrit les souverains et les peuples avec leurs mérites et leurs défauts dans un grand souci de véracité. Dans la « province de l'Ifriqiya », il visite en particulier Gabès et voici ce qu'il en dit:



Le marché de Gabès peut-être inchangé depuis Ibn Houqab

Gabès est une ville à six journées de marche en direction de Kairouan sur la grande route. Elle possède des eaux courantes, des arbres qui ploient sous le poids des fruits. Il y a sur son territoire de nombreux Berbères qui ont des terrains de culture... des olives, de l'huile et de belles récoltes. La ville est ceinte d'une muraille entourée d'un fossé et de marchés dans son faubourg. Il y a un commerce important de laine; on y fabrique aussi de la soie... Il y a aussi des peaux que l'on tanne avec la feuille d'acacia; elles sont répandues dans tout le Maghreb, elles ont une bonne odeur, sont douces au toucher comme le cuir de Djurash. On y lève des contributions, des droits et des impôts de capitation sur les Juifs.

Les troupeaux y sont nombreux. La ville a un gouverneur indépendant. L'abondance y règne ordinairement. Les habitants ont un caractère peu aimable, ne sont pas favorisés par la beauté; ils ne sont guère propres mais on trouve chez

eux de la droiture. Les nomades du territoire... agissent traîtreusement avec les voyageurs, en s'attaquant à leurs bagages, petits ou grands... Ils font la guerre à leurs voisins et s'opposent la plupart du temps à leur souverain, se soustrayant perfidement à leurs obligations... Un jour, une partie d'entre eux fit irruption dans Gabès, en incendièrent les faubourgs, assiégèrent la cité et s'approprièrent les biens des commerçants et des non-juifs.

Mais Dieu a donné prise sur eux, de sorte que tous ceux qui avaient attenté à la sécurité de la ville ont été exterminés. Alors le chef des Sanhadja marcha contre eux et mit en vente dix d'entre eux pour un vêtement.

Ibn Houqab. *Configuration de la Terre (Kitab surat ab-ard)* – Maisonneuve et Larose 1964.

Traduction de J. H. Kramers et G. Wiets - Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre - Beyrouth. ■

Au pays des Lotophages

Myriam Harry

C'est la même ville qu'avait vue un explorateur arabe en 943 et qui, ici, sert de cadre à un roman des années trente. Rapide instantané, des siècles plus tard...

Bob et Ginette Landry pénétraient dans l'oasis de Gabès.

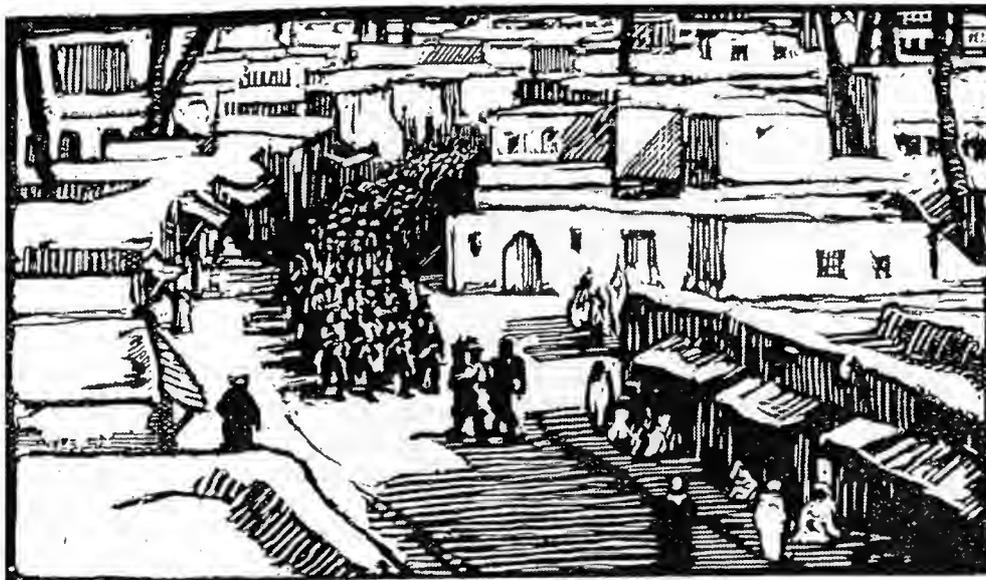
Ils avaient quitté Sfax le matin, déjeuné à l'unique ombre du désert, l'ombre de leur auto. Après la fauve solitude de cet extrême-sud tunisien, l'apparition soudaine d'un îlot de verdure les extasiait. Ils se croyaient en quelque jardin édénique. A demi soulevée, Ginette admirait, par-dessus les murs de boue, piqués de palmes jaunies, l'exubérance des végétations superposées et la grâce des claires rigoles qui fouillaient l'herbe lustrée.

Mais Bob, surpris par les méandres de l'étroit chemin, dut se cramponner à son

volant pour ne pas écraser, au détour d'un coude imprévu, des formes antiques qui cheminaient sans méfiance, la tête chargée de régimes dont les dattes pendaient de chaque côté du visage, à la façon de tresses noueuses. Comme des poules effarées, elles se débandaient en tous sens et couraient finalement s'aplatir et se confondre aux cloisons d'argile.

Plus bas, l'oued dormait, sombre, entre sa bordure de lauriers-roses. Mais, sur l'autre rive frappée de soleil, le village arabe en pisé se dressait, sur ses assises d'argile, comme une forteresse en marbre jaune.

Puis, ce fut une route large et poussiéreuse, des cubes blancs, des terrains délabrés confinant au désert, un drapeau tricolore, une place vide, deux rangées de maisons roses, bleues, ocre, accolées les unes aux autres et précédées de trottoirs formi-



dables où des embryons d'arbres s'abritaient derrière des espèces de casiers à homards.

C'était donc là ce fameux golfe de Gabès, l'ancienne Syrte, ce légendaire rivage de la Cyrénaïque, ce pays d'aventures et de douceur, vers lequel avaient cinglé les Argonautes; où Ulysse et ses compagnons s'étaient échoués parmi les Lotophages!

Le crépuscule d'Afrique, si soudain et si bref, estompait déjà les lointains, le port banal, précédé d'une jetée, la plage encombrée de cabines de bains profanatrices et de hangars d'alfa ultra-modernes. Pieusement, il enveloppait aussi d'une cendre lilas, à droite, un vaste rectangle de murailles plates, derrière lesquelles d'innombrables toits de tuiles s'alignaient militairement et d'où s'envolait, à l'instant même, une sonnerie de clairons.

Plus près, une vieille casbah mauresque, ombragée par des eucalyptus frémissants, et un clair édifice à colonnade, enfoui derrière des poivriers pleureurs, corrigeaient la médiocrité de l'arrière-

plan; et, consolée, Ginette vit à ses pieds, enserrée entre la route et l'oued — semblable à la toison d'or fabuleuse — une languette de jardin toute rutilante de mimosas.

Mais la véritable magie du soir semblait se réserver pour le fleuve, qui miroirait entre des rives fleuries — traversées d'oiseaux fous — et pour l'oasis noyée d'ombre à sa base, illuminée d'or à sa crête, et qui flottait entre ciel et terre comme un paysage de rêve, comme une vision mythologique. Et Ginette, dont l'esprit se plaisait aux choses merveilleuses, vit la barque d'Ulysse entrer dans l'anse et ramener la voile.

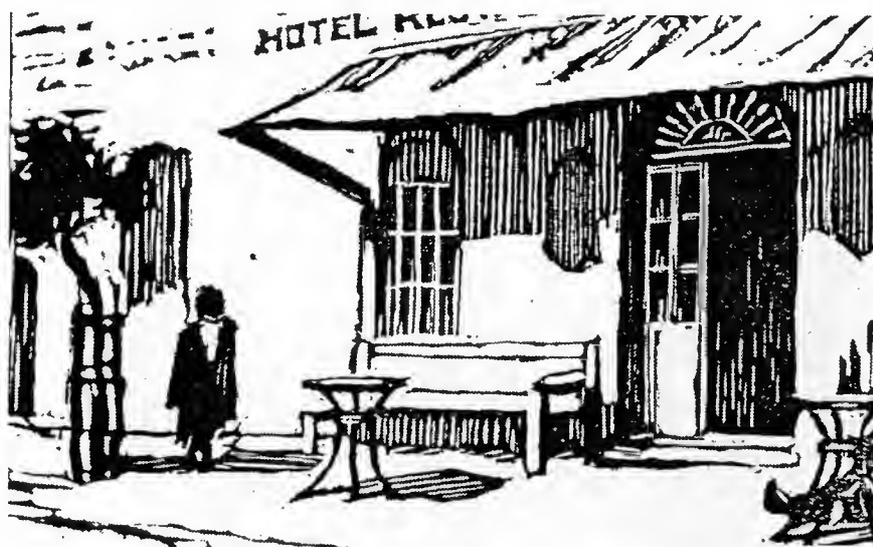
« C'est sûrement dans cette oasis et peut-être dans ce jardin de mimosas que ses compagnons mangèrent le fameux fruit de l'oubli qui leur fit perdre la notion de leurs devoirs anciens et jusqu'au nom de leur patrie... Ah! manger le fruit de l'oubli!... devenir Lotophage! » murmurait Ginette. Et, parce qu'elle croyait en la puissance de certains mots, elle prononça tout haut :

- Gabès! Gabès!... je suis à Gabès!

Et elle eut le sentiment triomphal que le prestige fabuleux de ce nom réenchanterait sa vie désenchantée... ■

La divine chanson.

Fayard.

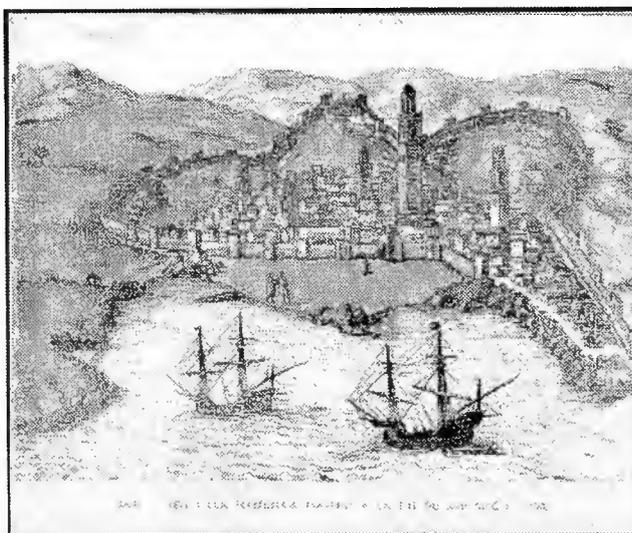


Safi, la méconnue

Marie-Claire Micouleau

Aucun touriste ne connaît vraiment Safi, détrônée injustement par sa rivale portugaise Essaouira ex-Mogador. Et pourtant elle devrait être célèbre à plus d'un titre : elle est d'abord le plus grand port sardinier du monde, pour la pêche et la conserverie, ce qui n'est pas rien. Ensuite son artisanat, pour la céramique et la poterie en général, est remarquable par la qualité artistique de ses produits autant que par le nombre de ses artisans, je devrais dire de ses artistes.

L'ancien comptoir phénicien, plus tard fréquenté par les Romains, devint au XII^e siècle, selon Ibdn Khaldoun Safi Hadirat al Mouhit, « Cité de la mer environnante ». Elle assurait, comme port de la capitale Marrakech,



des relations avec l'Andalousie, sous l'empire Almohade. D'importantes fortifications, une grande mosquée centrale, à laquelle furent rattachées de nombreuses institutions, furent alors édifiées, suivies d'un ribat (couvent fortifié) qui allait donner à Safi une fonction religieuse internationale avec la création d'une organisation pour le pèlerinage à La Mecque la Tafa des Houdjadj. Celle-ci, partant de Safi, avait un immense réseau de centres d'accueil (Sijilmassa, Tlemcen, Bougie, Alexandrie etc.).

Au XIV^e siècle, la ville s'enrichit d'une médersa (université), d'un bimaristan (hôpital) et s'imposa comme place d'échanges commerciaux avec Gênes, Séville et Marseille. Elle n'avait pas attendu

les Portugais pour être florissante mais ces derniers en firent, de 1509 à 1541, la principale place portugaise fortifiée, pour le contrôle de la région maritime de Marrakech. Ils laissèrent à la ville le fameux Ksar el Bhar le château de mer, qui offre une vue magnifique sur l'océan, la vieille médina, le quartier du Ribat et le port de commerce et de pêche.

Quand vous passerez sous les arches de Bab Khouass, vous dominerez la médina ceinturée de son mur et, au loin, le vallon de la Châabah : le vieux quartier des

potiers s'étend sur son versant, avec ses ruelles qui l'escaladent, ponctuées des fours et ateliers anciens, et, en contrebas, la longue galerie marchande qui expose tous les échantillonnages de la fameuse poterie bleu et blanc. Plus récemment, grâce à la qualité particulière de l'argile de Safi, les harmonies ont revêtu des éclats plus sombres et parfois métalliques.

Plus de 800 artisans travaillent dans 74 ateliers équipés de 130 fours traditionnels. Un peu plus loin, au village de Sidi Abderrahman, quelque 200 potiers opèrent de façon individuelle dans des ateliers dispersés.



Safi, quartier des potiers

En 1875, un potier de Fez, Mohammed Langassi, vint installer un atelier de faïence à Safi. Pourquoi Safi ? L'argile de Safi est très calcaire et surtout très riche en oxyde de fer et le potier s'était aperçu que cette texture donnait des reflets métalliques aux pièces et permettait aussi d'inventer une polychromie inégalable. Dans la composition de cette matière première, en plus de l'argile, de l'eau et de quelques substances chimiques, entre une certaine quantité de bois de genêt, qui pousse en abondance dans la région. Voilà pourquoi la poterie de Safi a acquis une réputation internationale qu'ignorent parfois certains touristes, cantonnés à Fez.

La poterie n'est pas la seule spécialité de Safi, l'architecture traditionnelle marocaine étant constituée, entre autres, de zelliges et de tuiles vernissées vertes autrefois réservées aux palais royaux et aux medersas.

Comme les zelliges, les tuiles sont confectionnées selon la technique ancestrale de la terre : celle de Safi consiste à malaxer longuement l'argile et l'eau pour laisser échapper les bulles d'air. Puis on la conserve durant plusieurs mois dans une pièce humide



Safi, les remparts

où elle doit « pourrir » pour devenir le plus malléable possible.

La pâte est ensuite façonnée sur un tour fixé dans une fosse. L'axe en est maintenu verticalement par un bras horizontal en bois, actionné par le pied du céramiste

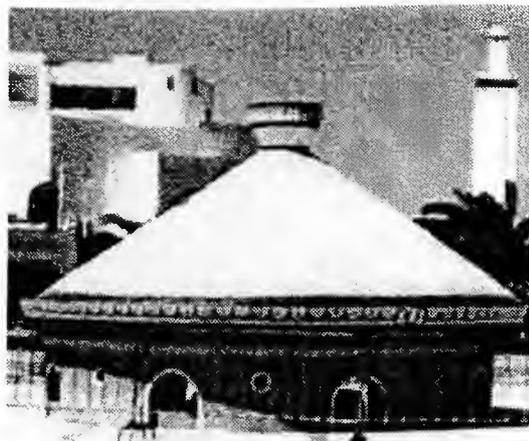
qui fait tourner la girelle. Si vous vous aventurez dans les ruelles de la Châaba, vous admirerez la dextérité extraordinaire de ces artisans dont les mains voltigent dans le ronronnement parfois grinçant de ces tours enfoncés dans la terre.



La pièce est enduite d'émail blanc puis décorée aux émaux polychromes par de véritables artistes qui inventent toujours de nouveaux motifs floraux, stylisés sur fond de damas « bleu-de-Safi ».

Les tuiles safiotes sont tournées en cylindre renflé qui, coupé en deux dans le sens de la longueur, produit deux tuiles que l'on émaillera de vert. La technique de Fez est un peu différente : on utilise un gabarit de bois qui livre une plaque de terre en forme de trapèze allongé. Cette plaque sera placée sur un moule semi-conique qui lui transmettra sa forme.

Le tadelakt est un revêtement mural, employé à l'origine dans les hammams, et apprécié désormais par les décorateurs pour son aspect doucement satiné et naturel. C'est un mélange de sable argileux et de chaux, parfois additionné de poudre de marbre, qu'on laisse reposer avant de le talocher sur le mur. Puis on prépare une pâte de savon noir et de jaune d'œuf (1 kg de savon noir pour 50 œufs), on enduit de cette mixture le mur déjà taloché et on lisse la surface au moyen d'un galet ou d'une pierre plate. L'effet en est superbe et



Safi, depuis peu, s'honore d'une autre notoriété, fantaisiste celle-là : elle a présenté le 10 juillet 1999, sur la place Mohammed V, le plus grand tajine du monde.

Un grand tajine de 6,30 m de diamètre sur 4,5 m de hauteur (avec le couvercle) a été décoré par les meilleurs artistes potiers de la ville et muni de son kanoun (réchaud).

Selon monsieur Moudden Abdelaziz, du staff organisateur, cet exploit, unique au monde, ne nécessita pas moins de 6 tonnes de boulettes de sardines et 500 kg de graisse animale. Deux cents femmes furent mises à contribution pour préparer ce plat gargantuesque, dont les deux-tiers ont été distribués aux nécessiteux de la région.

Cet exploit mérite à coup sûr d'être inscrit dans le livre Guinness des records !

le mur acquiert en plus une résistance inégalable.

Cette technique artisanale, purement marocaine, reçoit désormais ses lettres de noblesse chez les architectes d'intérieur en vogue, même si elle exige une main d'œuvre compétente et, par conséquent, onéreuse. ■

Miliana, notes de voyage

Alphonse Daudet

Dans l'œuvre d'Alphonse Daudet, les *Lettres de mon moulin* et les *Contes du lundi* nous offrent l'occasion de connaître mieux que par le célèbre *Tartarin de Tarascon*, quelques impressions de voyage. Ici, dans ce texte extrait des *Lettres de mon moulin*, imaginons Alphonse Daudet découvrant une petite ville d'Algérie bien éloignée de sa Provence. Le récit sur Milianah a paru sous le titre « La Petite Ville » dans la *Nouvelle Revue* le 1^{er} février 1864 puis sera repris en une première édition sous le titre « Milianah, notes de voyage » dans *Les lettres de mon moulin* en 1869 chez Hetzel et gardera le titre dans toutes les éditions suivantes.

Cette fois, je vous emmène passer la journée dans une jolie petite ville d'Algérie, à deux ou trois cents lieues du moulin... Cela nous changera un peu des tambourins et des cigales...

Il va pleuvoir, le ciel est gris, les crêtes du mont Zaccar s'enveloppent de brume. Dimanche triste... Dans ma petite chambre d'hôtel, la fenêtre ouverte sur les remparts arabes, j'essaye de me distraire en allumant des cigarettes... On a mis à ma disposition toute la bibliothèque de l'hôtel ; entre une histoire très détaillée de l'enregistrement et quelques romans de Paul de Kock je découvre un volume

dépareillé de Montaigne... Ouvert le livre au hasard, relu l'admirable lettre sur la mort de La Boétie... Me voilà plus rêveur et plus sombre que jamais... Quelques gouttes de pluie tombent déjà. Chaque goutte, en tombant sur le rebord de la croisée, fait une large étoile dans la poussière, entassée là depuis les pluies de l'an dernier... Mon livre me glisse des mains, et je passe de longs instants à regarder cette étoile mélancolique...

Deux heures sonnent à l'horloge de la ville, — un ancien marabout dont j'aperçois d'ici les grêles murailles blanches... Pauvre diable de marabout ! Qui lui



Sources à Miliana

aurait dit cela, il y a trente ans, qu'un jour il porterait au milieu de la poitrine un gros cadran municipal, et que, tous les dimanches, sur le coup de deux heures, il donnerait aux églises de Miliana le signal de sonner les vêpres?... Ding! dong! voilà les cloches parties!... Nous en avons pour longtemps... Décidément, cette chambre est triste. Les grosses araignées du matin qu'on appelle pensées philosophiques, ont tissé leurs toiles dans tous les coins... Allons dehors.

J'arrive sur la grande place. La musique du 3^e de ligne, qu'un peu de pluie n'épouvante pas, vient de se ranger autour de son chef. À une des fenêtres de la division, le général paraît, entouré de ses demoiselles; sur la place, le sous-préfet se promène de long en large au bras du juge de paix. Une demi-douzaine de

petits Arabes à moitié nus, jouent aux billes dans un coin avec des cris féroces. Là-bas, un vieux Juif en guenilles vient chercher un rayon de soleil qu'il avait laissé hier à cet endroit et qu'il s'étonne de ne plus trouver. « Une, deux, trois, partez! » La musique entonne une ancienne mazurka de Talex, que les orgues de Barbarie jouaient l'hiver dernier sous mes fenêtres. Cette mazurka m'ennuyait, autrefois; aujourd'hui, elle m'émeut jusqu'aux larmes.

Oh! comme ils sont heureux les musiciens du 3^e! L'œil fixé sur les doubles croches, ivres de rythme et de tapage, ils ne songent à rien qu'à compter leurs mesures. Leur âme, toute leur âme tient dans ce carré de papier large comme la main, qui tremble au bout de l'instrument, entre deux dents de cuivre. « Une,

deux, trois, partez ! » Tout est là pour ces braves gens ; jamais les airs nationaux qu'ils jouent ne leur ont donné le mal du pays... Hélas ! moi qui ne suis pas de la musique, cette musique me fait peine, et je m'éloigne.

Où pourrais-je bien la passer, cette grise après-midi de dimanche ? Bon ! la boutique de Sid'Omar est ouverte. Entrons chez Sid'Omar.

Quoiqu'il ait une boutique, Sid'Omar n'est point un boutiquier. C'est un prince de sang, le fils d'un ancien dey d'Alger qui mourut étranglé par les janissaires...

À la mort de son père, Sid'Omar se réfugia dans Miliana avec sa mère qu'il adorait, et vécut là quelques années comme un grand seigneur philosophe parmi ses lévriers, ses faucons, ses chevaux et ses femmes, dans de jolis palais très frais, pleins d'orangers et de fontaines. Vinrent les Français. Sid'Omar, d'abord notre ennemi et l'allié d'Abd-el-Kader, finit par se brouiller avec l'émir et fit sa soumission.

L'émir, pour se venger, entra dans Miliana en l'absence de Sid'Omar ; pilla ses palais, rasa ses orangers, emmena ses



chevaux et ses femmes, et fit écraser la gorge de sa mère sous le couvercle d'un grand coffre... La colère de Sid'Omar fut terrible: sur l'heure même il se mit au service de la France, et nous n'eûmes pas de meilleur ni de plus féroce soldat que lui tant que dura notre guerre contre l'émir. La guerre finie, Sid'Omar revint à Miliana; mais encore aujourd'hui, quand on parle d'Abd-el-Kader devant lui, il devient pâle et ses yeux s'allument.

Sid'Omar a soixante ans. En dépit de l'âge et de la petite vérole, son visage est resté beau: de grands cils, un regard de femme, un sourire charmant, l'air d'un prince. Ruiné par la guerre, il ne lui reste de son ancienne opulence qu'une ferme dans la plaine du Chéelif et une maison à Miliana, où il vit bourgeoisement, avec ses trois fils élevés sous ses yeux.

Les chefs indigènes l'ont en grande vénération. Quand une discussion s'élève, on le prend volontiers pour arbitre, et son jugement fait loi presque toujours. Il sort peu: on le trouve tous les après-midi dans une boutique attenante à sa maison et qui ouvre sur la rue. Le mobilier de cette pièce n'est pas riche: — des murs blancs peints à la chaux, un banc de bois circulaire, des coussins, de longues pipes, deux braseros... C'est là que Sid'Omar donne audience et rend la justice. Un Salomon en boutique.

- Viens dîner ce soir, moussion, me crie le bon Sid'Omar... J'accepte, je remercie: Me voilà dehors.

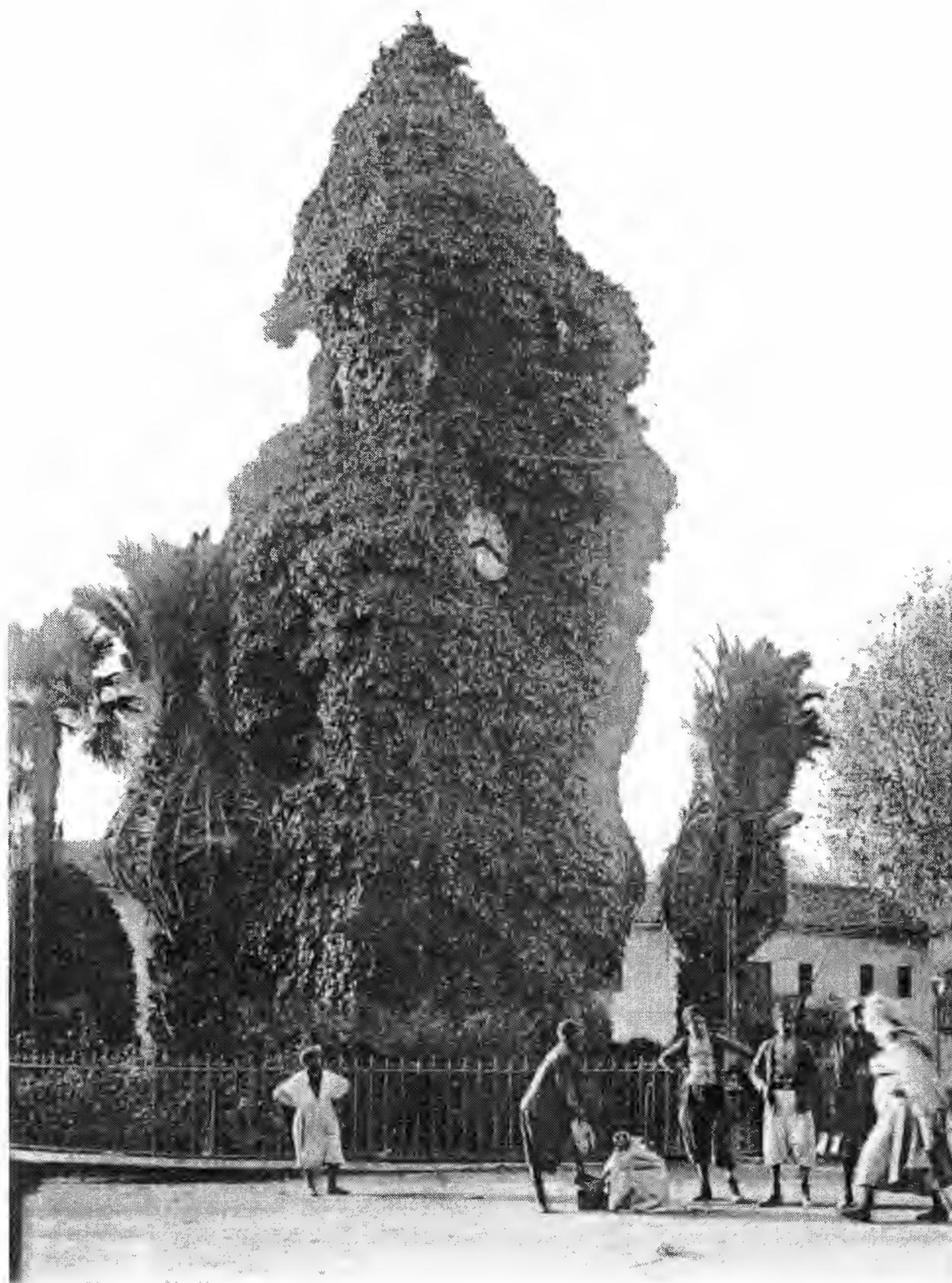
En m'en allant je trouve l'antichambre en émoi. La foule se presse autour d'un

indigène de haute taille, pâle, fier, drapé dans un burnous noir. Cet homme, il y a huit jours, s'est battu dans le Zaccar avec une panthère. La panthère est morte; mais l'homme a eu la moitié du bras mangée. Soir et matin, il vient se faire panser au bureau arabe, et chaque fois on l'arrête dans la cour pour lui entendre raconter son histoire. Il parle lentement, d'une belle voix gutturale.

De temps en temps, il écarte son burnous et montre, attaché contre sa poitrine, son bras gauche entouré de linges sanglants.

Chez Sid'Omar, dîner somptueux. La salle à manger ouvre sur une élégante cour moresque, où chantent deux ou trois fontaines... Excellent repas turc, recommandé au baron Brisse. Entre autres plats, je remarque un poulet aux amandes, un couscous à la vanille, une tortue à la viande, — un peu lourde mais du plus haut goût, — et des biscuits au miel qu'on appelle bouchées du cadi... Comme vin, rien que du champagne. Malgré la loi musulmane Sid'Omar en boit un peu, — quand les serviteurs ont le dos tourné...

Après dîner, nous passons dans la chambre de notre hôte, où l'on nous apporte des confitures, des pipes et du café... L'ameublement de cette chambre est des plus simples: un divan, quelques nattes; dans le fond, un grand lit très haut sur lequel flânent de petits coussins rouges brodés d'or... À la muraille est accrochée une vieille peinture turque représentant les exploits d'un certain ami-



Miliana - La Tour de l'horloge

ral Hamadi. Il paraît qu'en Turquie les peintres n'emploient qu'une couleur par tableau: ce tableau-ci est voué au vert. La mer, le ciel, les navires, l'amiral Hamadi lui-même, tout est vert, et de quel vert!....

L'usage arabe veut qu'on se retire de bonne heure. Le café pris, les pipes fumées, je souhaite la bonne nuit à mon hôte, et je le laisse avec ses femmes.

Où finirai-je ma soirée? Il est trop tôt pour me coucher, les clairons des spahis n'ont pas encore sonné la retraite. D'ailleurs, les coussinets d'or de Sid'Omar dansent autour de moi des farandoles fantastiques qui m'empêcheraient de dormir... Me voici devant le théâtre, entrons un moment.

Le théâtre de Miliana est un ancien magasin de fourrages, tant bien que mal déguisé en salle de spectacle. De gros quinquets, qu'on remplit d'huile pendant l'entracte, font office de lustres. Le parterre est debout, l'orchestre sur des bancs. Les galeries sont très fières parce qu'elles ont des chaises de paille... Tout autour de la salle, un long couloir, obscur, sans parquet... On se croirait dans la rue, rien n'y manque... La pièce est déjà commencée quand j'arrive. A ma grande surprise, les acteurs ne sont pas mauvais, je parle des hommes; ils ont de l'entrain, de la vie... Ce sont presque tous des amateurs, des soldats du 3e; le régiment en est fier et vient les applaudir tous les soirs.

Quant aux femmes, hélas!.... c'est encore et toujours cet éternel féminin des petits théâtres de province, prétentieux,

exagéré et faux... 11 y en a deux pourtant qui m'intéressent parmi ces dames, deux Juives de Miliana, toutes jeunes, qui débudent au théâtre... Les parents sont dans la salle et paraissent enchantés. Ils ont la conviction que leurs filles vont gagner des milliers de douros à ce commerce-là. La légende de Rachel, israélite, millionnaire et comédienne, est déjà répandue chez les Juifs d'Orient.

Rien de comique et d'attendrissant comme ces deux petites Juives sur les planches... Elles se tiennent timidement dans un coin de la scène, poudrées, fardées, décolletées et toutes raides. Elles ont froid, elles ont honte. De temps en temps elles baragouinent une phrase sans la comprendre, et, pendant qu'elles parlent, leurs grands yeux hébraïques regardent dans la salle avec stupeur.

Je sors du théâtre... Au milieu de l'ombre qui m'entourne, j'entends des cris dans un coin de la place... Quelques Maltais sans doute en train de s'expliquer à coups de couteau...

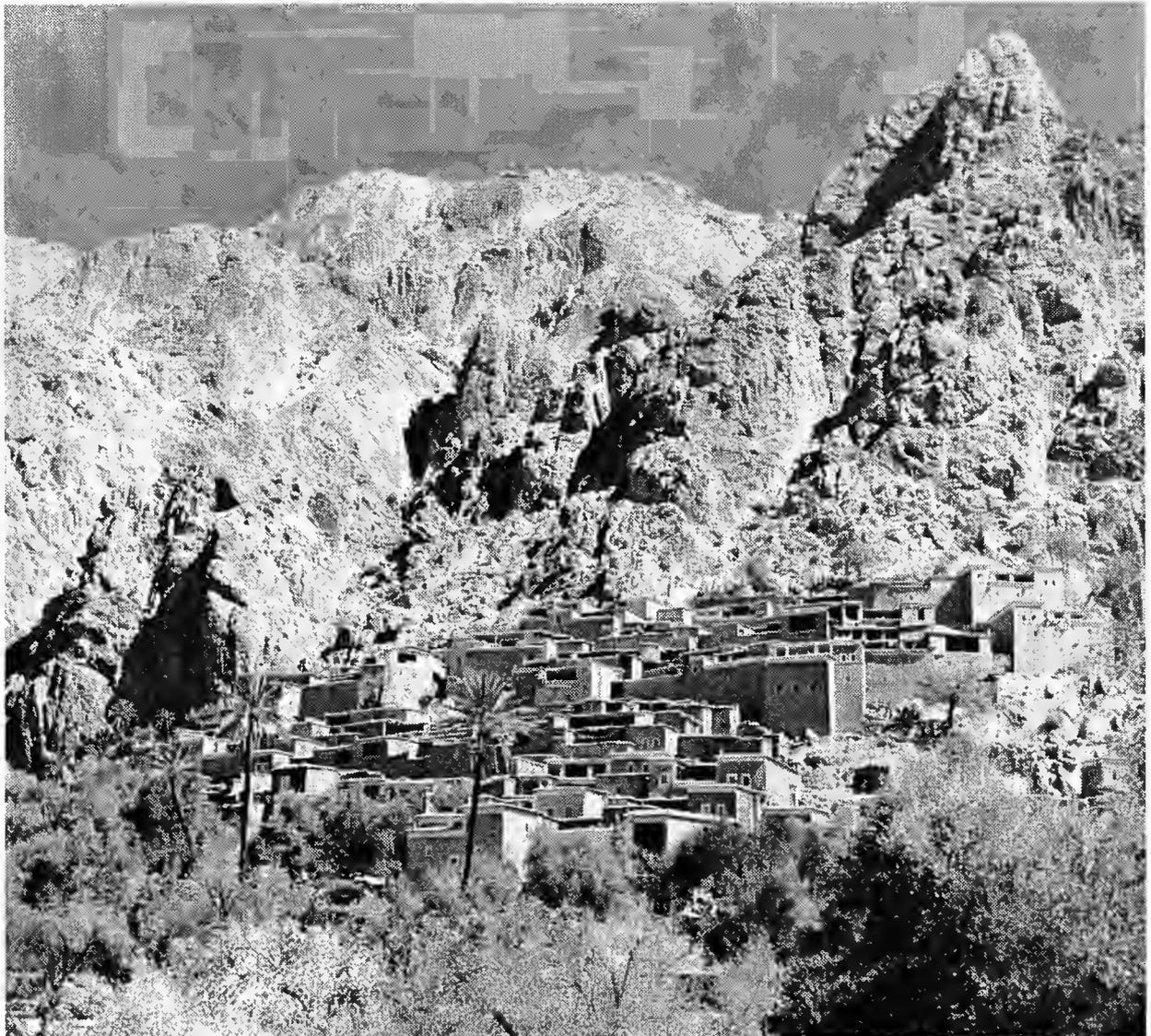
Je reviens à l'hôtel, lentement, le long des remparts. D'adorables senteurs d'orangers et de thuyas montent de la plaine. L'air est doux, le ciel presque pur. Là-bas, au bout du chemin, se dresse un vieux fantôme de muraille, débris de quelque ancien temple. Ce mur est sacré; tous les jours les femmes arabes viennent y suspendre des ex-voto, fragments de haïks et de foutas, longues tresses de cheveux roux liés par des fils d'argent, pans de burnous... Tout cela va, flottant sous un mince rayon de lune, au souffle tiède de la nuit... ■

Rabat 1950

Le guerrier Ait Tserrouchem

Joseph Peyré

Le goumier Saïd était né et avait passé sa jeunesse au cœur de Tichoukt, en plein Atlas marocain, jusqu'au jour où il s'était engagé au 5^e Groupement de Tabors marocains. Il avait suivi son chef, le colonel Sauveterre, dans tous les barouds de Tunisie, de Corse, de France et d'Allemagne, jusqu'à la victoire des



Village de l'anti-Atlas

Alliés. A sa démobilisation, il était remonté dans son Azilal natal. Depuis, il s'y ennuyait ferme car il n'était nullement fait pour les tâches pacifiques et aurait bien préféré suivre son chef, parti pour de nouveaux combats en Indochine. Aussi ce vétéran des Goums avait-il décidé, un jour, de descendre à Rabat, tenter de retrouver le chef qu'il avait servi des années avec cette allégeance, indifférente aux drapeaux mais sensible au chef, qui est la marque du guerrier berbère.

Bardé de ses décorations, le gommier s'était présenté au Commandement des Goums. Or une merveilleuse nouvelle l'y attendait. A son retour d'Indochine, le colonel Sauveterre avait demandé à rentrer dans « son » Maroc pour assurer l'achèvement de la *segua* qui pourrait sauver à jamais le pays Ait Tserrouchen de

la menace des famines. Le gommier Saïd pouvait remonter dans ses montagnes, son colonel saurait ce qu'il croirait bon de faire pour son vieux compagnon d'armes.

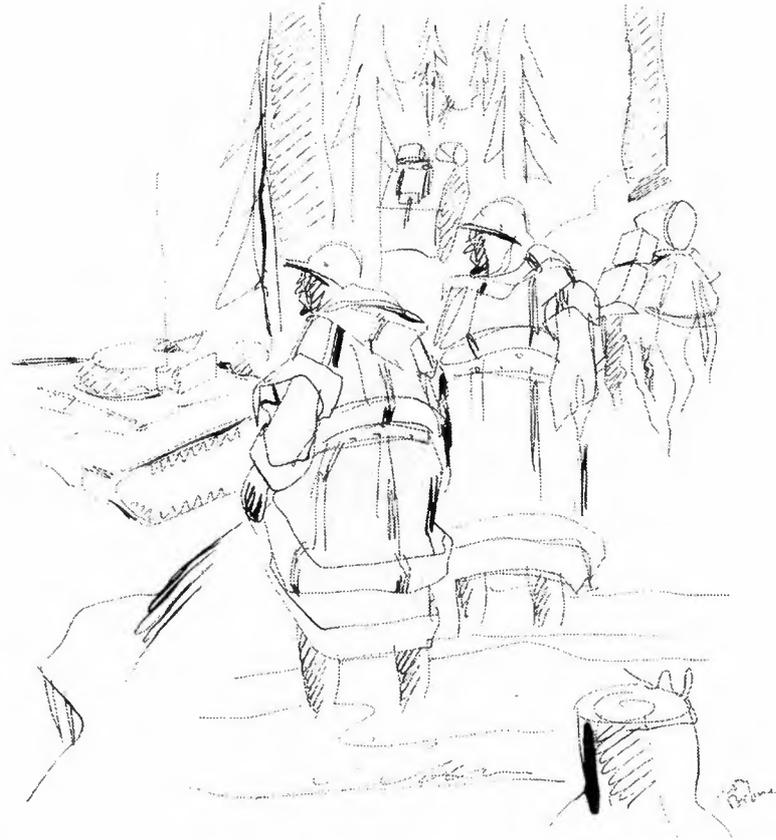
Sous le coup de la bienheureuse nouvelle, Saïd avait pris congé de son hôte, qui s'était excusé de ne pas pouvoir lui offrir le thé – les bureaux de Rabat

n'étaient pas hélas ! ceux de la montagne berbère – et il descendait l'avenue résidentielle, dans une manière de griserie. Un tapis volant de légende ne l'aurait pas porté plus haut, par-dessus les voitures américaines, les calèches avec leurs « Balek ! » et leurs coups de fouet, et les bicyclettes de midi, qui dévalaient en avalanche vers la ville.

Le colonel Sauveterre rentrait ! Les sentinelles des palais fleuris de géraniums et de bougainvilliers, Sénégalais ceints de rouge, légionnaires coiffés de blanc, avaient déjà l'air de lui présenter les armes, les



Jean Brune
Croquis de guerre



Spahis qui passaient dans une envolée de burnous, un cliquetis d'étriers et de sabres, semblaient déjà lui faire escorte. Des gens saluaient. Peut-être saluaient-ils Saïd. Il avait bien été salué maintes fois, lorsque lui-même galopait sous le fanion de l'Escadron, et debout sur les étriers.

Même à Rabat, avenue du Maréchal-Lyautey, le passage d'un chef aussi fier que Saïd faisait sensation. Nous autres, gens d'Europe, avec nos rues livrées à la tristesse, à la vulgarité de notre vêtement, nous n'imaginons pas ce qu'un Berbère de la taille et du port de Saïd, monté sur ses hautes jambes nerveuses, drapé dans sa jellaba, et coiffé du khiout blanc, peut faire passer de noblesse au milieu d'une foule. La stature de l'Aït Tserrouchen lui permettait d'ailleurs de porter, par-dessus

les têtes, son regard habitué aux espaces montagnards, plus aigu que celui de l'aigle des cèdres.

Saïd savait que, nulle part, il ne pouvait passer inaperçu. Les peintres correspondants de guerre, et les reporters photographes, avaient bien des fois fixé son profil de rapace, son nez fier, ses yeux brûlants, son collier de barbe noire, et sa natte, soit sous les traits de « L'Aigle Brun », soit sous ceux du « Guerrier du Soleil Couchant ». Aussi, longeant les terrasses des cafés, parmi les crieurs de journaux, les acrobates chleuhs, et les marchands d'iris, savait-il accepter, sans en avoir l'air, l'hommage de coups d'oeil, qui n'allaient pas tous à son bouclier de médailles.

Parvenu au carrefour, toujours encom-

bré, de la Poste, Saïd s'arrêta avec le flot. Au temps où il n'avait pas encore traîné ses naïls, ses sandales de cuir, sur les chemins de Tunisie, de Corse, de France, d'Allemagne et d'Autriche, à l'âge où il ne connaissait ni Rhône ni Rhin ni Danube, mais seulement les rives roussies du Guigou, il n'aurait jamais osé traverser le carrefour où voitures, camions, calèches, bicyclettes se jetaient les uns sur les autres, ne s'évitant qu'à coups de freins grinçants.

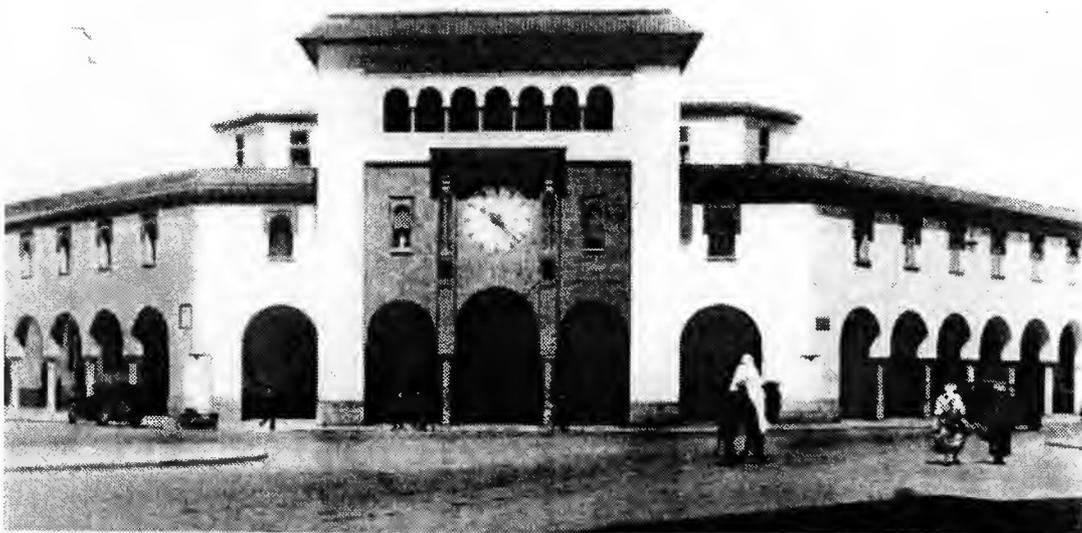
Mais, depuis ce temps-là, Saïd avait foulé les routes de goudron, de poussière, ou de boue et de neige, à travers la meute assourdissante des chars, des camions, dont le ferraillement eût ébranlé un cœur moins équilibré que le sien. Avec la piétaille des Goums, il avait presque passé sous leurs chenilles, et sous leurs roues.

Aussi se trouvait-il à son aise dans cet embouteillage urbain, où l'agent semblait s'affoler. Saïd, qui ne doutait de rien, et se sentait une vocation spéciale à la conduite

des machines, estimait d'ailleurs qu'il aurait pu tout aussi bien prendre le volant de la jeep montée par deux Spahis à calots rouges, qui venait de s'arrêter juste sur ses naïls. Il se garda pourtant de répliquer à l'invective des calots rouges. Un Berbère ne répond pas à une apostrophe vulgaire. Il fit signe de la main, pour annoncer qu'il allait tourner, et il s'engagea sur sa gauche, au milieu du dernier groupe de cyclistes.

Puis il jeta un coup d'œil à la grande horloge de la poste, qui ne paraissait pas d'accord avec sa montre-bracelet. La faute en était à celle-ci. Mais c'était une montre solide, et le mort allemand sur lequel Saïd l'avait prise ne l'avait certes pas trompé.

Saïd ne traîna pas dans la médina, la ville indigène. Il prit juste le temps d'y acheter une pièce de tissu, destinée à amadouer sa mère. De son atavisme de pasteur guerrier, il gardait un inguérissable mépris pour ces marchands gras, pourrisant dans leurs alvéoles de babouches ou



Rabat - Hôtel de la poste

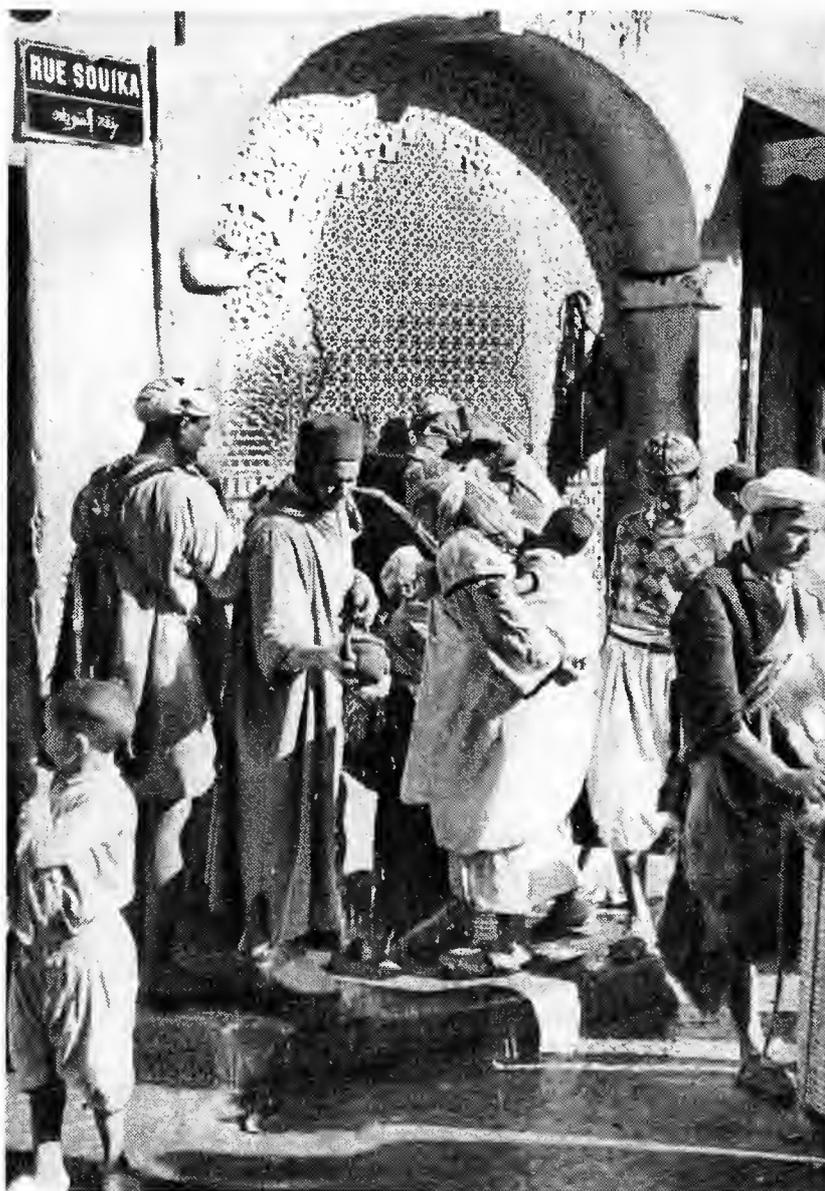
de tapis, faits pour être pillés périodiquement par le Berbère au ventre creux descendu de son aire.

Mais, depuis que les Français faisaient régner la paix, adieu le sac, le butin des justes reprises. A Rabat comme à Fez, marchands et usuriers s'engraissaient sans honte ni peur.

Saïd s'en revint donc attendre, sous le rempart rouge de la médina, le car qui devait l'emporter. A quelle heure, il n'en savait rien, et ne s'en souciait pas plus que les autres voyageurs. Il ne pensait d'ailleurs qu'à la nouvelle de miracle, qui le gonflait comme un notable sur sa mule. Les gens pourtant paraissaient ignorer cette nouvelle de l'imminent retour du colonel

Sauveterre, qui aurait dû les bouleverser.

Aussi, en attendant qu'un car voulût partir, Saïd s'en alla regarder le bateleur qui léchait une lame rougie. La lame était vraiment rougie au feu, puisque le bateleur, avant de la passer sur sa langue, l'éprouvait sur son talon nu, et que la peau grésillait, avec une odeur de corne brûlée. Après l'homme qui léchait le feu, Saïd admira les danseurs chleuhs — bons à danser, ces gens du Sous, mais pas à faire



la guerre — les charmeurs de serpents, les conteurs, qu'il aimait entendre, accroupi des heures et des heures.

Puis il revint au départ de la ligne, et attendit que le chauffeur du car ventru finît par remarquer tant de candidats au voyage, et voulût bien donner son quart de tour de manivelle. ■

Joseph Peyré: *La Légende du Goumier Saïd* – Flammarion 1950

Itinéraire en forme de fascination

Gabriel Audisio

Chercher un homme que l'on ne connaît pas, à travers une ville qui vous est familière, c'est aussi une manière de parler de cette ville. Gabriel Audisio a passé une partie de sa jeunesse à Alger où son père dirigeait l'Opéra. Voici quelques lignes de cette quête d'un jeune homme, fasciné par un écrivain célèbre. Ce petit texte est tiré de l'ouvrage que Gabriel Audisio a consacré à ses souvenirs algériens.¹

C'est le sentiment du vécu aux lieux où je vivais moi-même qui me rendit Gide « intéressant ». Son personnage, sa vie, son histoire, occupèrent mon esprit, ma curiosité. Je ne l'avais jamais vu et, pourtant, il me fasci-



Jean Amrouche et André Gide

nait. Pour le mieux connaître et comprendre, je levai le rideau sur son théâtre algérien. J'entrepris d'y suivre à la trace ses souvenirs, ses aveux, ses allusions, ses subterfuges et peut-être ses camouflages, car il dit lui-même qu'ils sont nombreux en littérature. Je voulus marcher sur ses pas, reconnaître les lieux qu'il avait nommés, identifier ceux qu'il n'avait que suggérés, à la Casbah, dans la Marine, dans

1. *L'Opéra fabuleux* - Julliard.

les cafés maures.

Un jour, je l'ai suivi en pensée dans la taverne Gruber, sous les arcades du boulevard de la République. Elle a disparu depuis longtemps, mais je garde le souvenir de son décor de chopes, de

son odeur de bière, de son allure de brasserie alsacienne qui entretenait la nostalgie des expatriés de 1871. Je me persuadai que j'étais assis à la table même où Gide s'était reposé, en 1903, dès son arrivée à Alger, où il avait attendu Oscar Wilde, quelques années plus tôt.

Je me mis à dépouiller les journaux algériens des années 1890-1900, à y suivre le va-et-vient de Gide, Wilde,



Alger - La place du Gouvernement.

Louys et les autres, sous les rubriques intitulées aux Arrivées, aux Départs, Nos hôtes, Courrier maritime. Je repérais le nom des bateaux qui les portaient, ainsi ce Maréchal-Bugeaud sur lequel Wilde et Douglas étaient arrivés à Alger le 21 janvier 1895, sur lequel Gide en repartit le 12 avril, peu après Wilde, « rappelé en Angleterre dit-il, par le besoin d'en finir avec les accusations du marquis de Queensbury », père de lord Alfred Douglas. Ce vieux Bugeaud, je l'ai connu, il se traînait encore en 1912 quand il me rapatria après mon année scolaire.

Assidûment, je cherchai les lieux jadis fréquentés par Gide. Certains existaient encore, ainsi le bordel des Andalouses qui conservait son patio mauresque aux colonnettes bleues, ses guitaristes gitans, ses filles bariolées pour peintres orienta-

listes — ainsi l'hôtel de la Régence, avec son aspect de vieille Riviera, masqué par une touffe de dattiers où pendaient des régimes de fruits sauvages.

Un soir, au crépuscule, j'errai dans une partie de la Casbah, je me guidais sur les mots de Gide... « rue Montpensier, à la quatrième terrasse du boulevard Gambetta... une ruelle en pente... la première à droite » Après un repli secret, la rue du Rempart-Médée se jette dans la rue du Centaure, rues calmes, tristes, au visage fermé. Je n'ai pas trouvé le café maure décrit dans *Amyntas*, il n'y en avait plus du tout, mais j'imaginai assez bien l'endroit où il avait dû se trouver autrefois. Peu importe, l'acte de la recherche m'en faisait oublier l'objet, je ne pensais plus aux personnages.

Je suis remonté, par la rue Médée, à la



Alger - Dans la Casbah rue la Girafe

rue El Kitale jusqu'à un autre café maure, celui-ci très vivant, que je connaissais bien: on y voyait une peinture murale, naïvement badigeonnée, des gazelles sous une treille. Puis je me suis perdu loin de Gide, dans toutes ces ruelles, ces passages, vouîtes, escaliers, auxquels le caprice érudit de quelque officier du génie donna jadis ces noms de légende: rue des Lotophages, rue des Abencérages, rue des Gétules, rues des Vandales, Salluste, Salomon, Bélisaire, la Grue, la Girafe, la Gazelle, Pompée, les Sarrazins, Annibal...

Enfin, je suis redescendu en prenant la rue de la Mer-Rouge. Du coup, j'imaginai les Hébreux sous la conduite de Moïse et je me mis à siffloter cet air du Joseph, de

Méhul, que mon père a tant aimé chanter: « Vainement Pharaon... Champs paternels, Hébron, douce vallée... Loin de vous a languï ma jeunesse exilée... » Tout naturellement, cette romance biblique aidée par la dégringolade des venelles me fit aboutir près de la synagogue de la rue Randon. Mais ici commençait la ville européenne. Le charme était rompu, je me suis remis à penser à Gide.

Restait aussi l'homme. J'étais déjà délivré de la manie qui me poussait à le dénicher dans les secrets d'Alger, lorsque je le rencontrai pour la première fois. C'était à Paris, en 1928, dans les couloirs de la N.R.F., rue de Grenelle. Je lui trouvai le regard oblique et concupiscent, l'air à la fois engageant et fuyant, l'accoutrement assez sordide. Notre entretien fut des plus brefs.

Lui: « Je m'apprêtais à vous envoyer la photo que vous m'avez demandée. »

Moi: « Mais je ne vous ai pas demandé de photo. »

Lui: « Ce n'est pas vous? Peut-être... J'avais pensé que cela vous ferait plaisir de recevoir mon portrait. »

Je ne me suis pas demandé si cette offre de portrait était rituelle, je n'y vis qu'un malentendu.

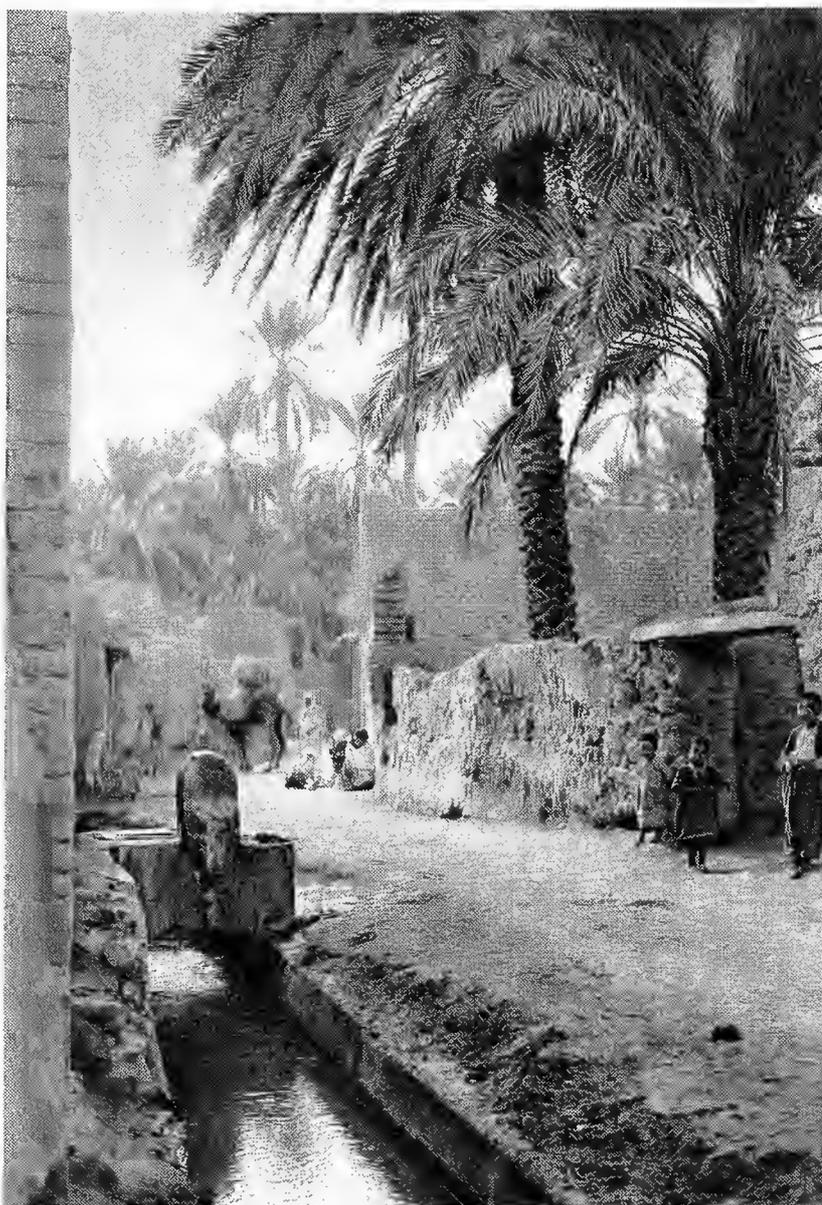
L'année suivante, en janvier 1929, je rencontrai de nouveau Gide, mais à Alger. Le bruit de son arrivée s'était répandu. Henry de Montherlant, qui résidait à Alger, me l'avait annoncée; il y était très attendu, en particulier par le poète André Baine qui l'avait connu parmi les amis de

son père, le peintre Benjamin Constant.

Depuis peu, Baine avait ouvert une petite librairie, L'Œuvre moderne, au pied de la statue de Bugeaud, place d'Isly. Auteur de Poèmes essentiels, il avait gardé le style de l'époque symboliste, le goût des tournures rares, une vraie ferveur dans le culte de la poésie.

L'émotion lyrique embarrassait sa parole, le faisait presque bégayer de façon très émouvante. Ainsi quand il parlait de l'arrivée de Gide. Sa barbe blonde faisait penser à celle de Ferdinand Hérold, que Pierre Louys avait fait couper, en offrande à Gide, par l'Oulad-Nayl Mériem.

Il y eut grande affluence à L'Œuvre moderne, toute « l'intelligentsia » de l'endroit, pour voir Gide de près. On l'y vit le plus simplement du monde, sans apprêt, accroupi pour aider, ahannant et rieur, à déclouer une caisse contenant des toiles du peintre Assus. Je me sentais très disposé à lui parler d'autre chose que de son portrait, mais il repartit d'Alger brusquement, sans raison apparente. Baine me dit : « Il avait le cafard, il ne pouvait plus travailler. » Au lecteur d'aujourd'hui, cela

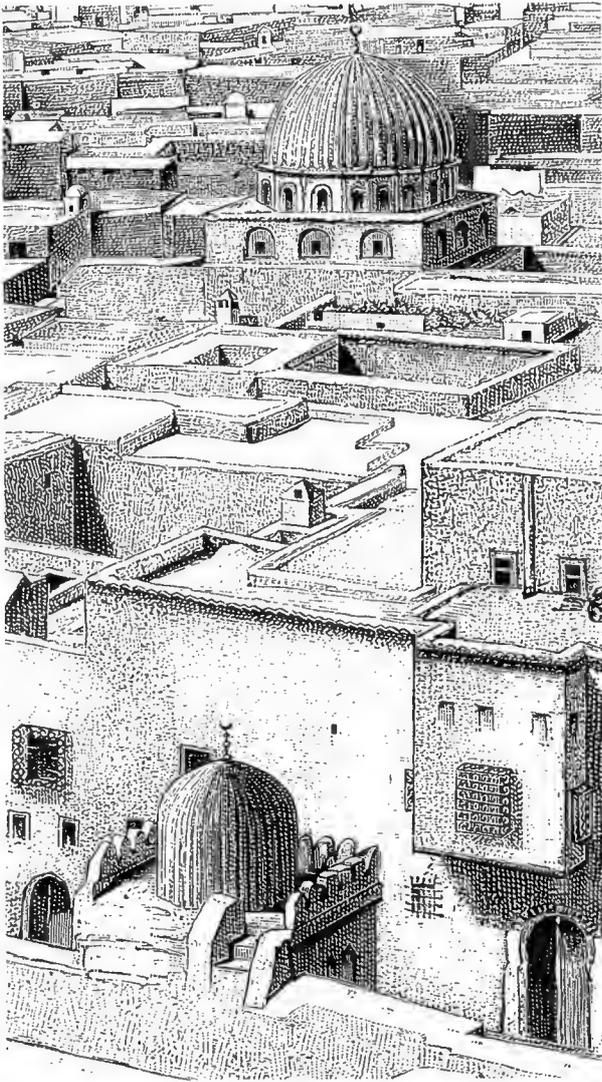


Biskra - Une rue de la vieille ville

est confirmé par le Journal de Gide, où il écrit à cette date : « Je ne vis plus... Décidément, je n'y tiens plus ; je me rembarque. »

Fini la fascination, j'avais cessé de m'intéresser à la biographie africaine.

Gide ne me souciait plus, mais en fait il était là, comme le maître de ballet, invisible, de la danse ailée de ses émules qu'il avait attirés en Algérie. ■



Kairouan



Dougga



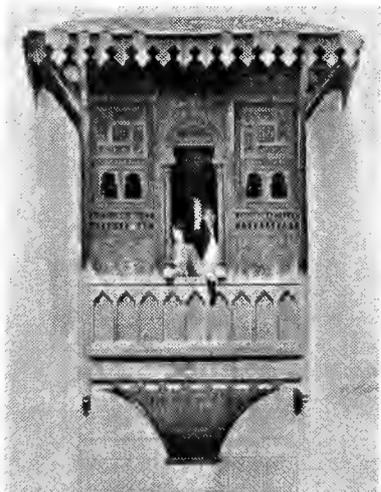
Timgad

Le passé composé

Ce passé des villes d'Afrique du Nord est plus que composé, il est complexe. L'urbanisme, l'architecture, demandent une étude approfondie, fouillée. Mais il nous a paru amusant d'effleurer ce vaste sujet en donnant quelques petits coups de projecteur ici ou là. Sans oublier de souligner, sans les opposer, les différences qu'il peut y avoir entre, par exemple, un hôtel de tourisme à Djerba et une belle ruine romaine. La diversité est toujours source de bonheur... ou, à tout le moins, de « divertissement » !



Village kabyle



Moucharabieh



Hôtel de tourisme à Djerba

Au regard de sa légende, Lyautey

Jeanine de la Hogue

De ce passé si complexe retenons la petite histoire d'un grand bâtisseur, Lyautey, les différents noms d'un port fortifié célèbre et l'architecture d'une petite ville pleine de charme aux harmonieuses lignes verticales. Ce sont quelques notations qui composent un riche passé que nous avons aussi évoqué en images.

Parmi les nombreuses anecdotes que l'on raconte à propos du maréchal bâtisseur, il en est une dont je ne peux totalement garantir l'authenticité mais qui est assez savoureuse pour qu'on en garde mémoire. Je l'ai entendue, *in situ* si je puis dire, bien qu'elle ne m'ait pas été destinée. Nous quittions, en bateau, le port de Casablanca et, derrière moi, deux officiers évoquaient Lyautey et sa passion de l'urbanisme. L'un d'eux racontait l'histoire suivante qui, disait-il, lui avait été donnée pour véridique.

Lyautey revenait en bateau, après une assez longue absence du Maroc et se réjouissait de retrouver ce pays qu'il aimait tant, ces villes où il s'était beaucoup investi et Casablanca pour qui il avait formé de nombreux et grands projets. Soudain il s'était interrompu et, prenant le bras de son aide de camp, il s'était exclamé :

“ Qu'est-ce que c'est que cette horreur ! ”

Surpris, l'officier avait demandé une explication au maréchal, rouge de fureur, et Lyautey lui avait montré, très précisément, une longue maison dont le toit de tuiles rouges tranchait effectivement sur l'ensemble de la ville.

“ J'exige de voir immédiatement le propriétaire de cette maison et je ne bougerai pas de ce bateau avant d'avoir signifié à cet individu l'horreur qu'il a commise. Je lui donnerai alors trois jours pour remplacer ses tuiles rouges par des tuiles vertes comme le stipulent les instructions d'urbanisme régissant la ville ”.

Les deux officiers s'étant éloignés, je n'ai jamais su si le propriétaire avait obtempéré et réparé son erreur urbanistique. Le maréchal, dont l'œuvre de bâtisseur est trop connue et admirée pour que l'on ait besoin de la rappeler peut, sans doute, avoir la satisfaction, post mortem, d'admirer son mausolée “ sobrement ” coiffé de tuiles vertes !

C'est lui qui disait : « quand je repasse



Mausolée du Maréchal Lyautey

ma vie coloniale c'est, vous me permettrez de l'avouer, une de mes plus hautes satisfactions de pouvoir évoquer sur bien des points du globe, l'Urbs Condita... On ne voit jamais trop grand quand il s'agit de fonder pour des siècles.» Mais il était aussi très sensible au charme de la nature, élément indispensable de l'urbanisme¹.

« C'était comme lorsque l'on pénètre, à la fin d'une journée accablante, derrière les murs d'une casbah, dans un jardin de cyprès où vous accueillent la fraîcheur des fontaines, le parfum des roses et le vol des colombes². »

Son départ définitif du Maroc fut, pour lui, un vrai déchirement et Wladimir d'Ormesson rapporte qu'au cours du dernier repas qu'il prenait à la Résidence, il était très absorbé et que, soudain, il se pencha vers son voisin, un député de passage au Maroc, et lui dit d'une voix sourde et saccadée : « Voyez-vous, Reibel, il y a une chose qui m'embête rudement... Je ne bâtirai plus de villes ».

1. *Paroles d'action* 1900-1926.

2. Préface de l'ouvrage de Gallotti et Laprade *Le Jardin et la maison arabe au Maroc* 1926.

Etymologie d'un fort

Alexandre Pestemadjoglou



Mers-el-Kebir, littéralement le grand port, c'est la partie de la baie d'Oran, comprise entre la pointe de Lamoune, constituée par la chute à la mer du pic de Santa Cruz et la pointe qui prolonge le djebel Santon. C'est le point de la côte maghrébine où les deux rivages d'Europe et d'Afrique cessent d'être parallèles. Cette presqu'île, longue de 900 mètres, se divise en deux parties : au sud se trouve le port, au nord une petite anse rocheuse, souvent battue par les flots et que l'on nommait, pour cette raison, l'anse de la mer folle (*mar loca*).

Ce lieu-dit, utilisé comme port depuis fort longtemps, apparaît dans les écrits dès le X^e siècle. Ibn Haoukal parle d'un port, tellement sûr et si bien abrité, qu'il ne pense pas " qu'il ait son pareil dans tout le pays des Berbères ".

Il est amusant de relever les déformations qu'a subies ce nom dans les textes

chrétiens. Le Périplus de Nordens-Kold, qui est un recueil de portulans (Stockolm 1897) donne Margaquibir (carte pisane vers 1300), Marzachibir (portulan de 1339), Maza'Chebir (portulan vénitien 1426), Maziachibir (carte italienne 1593).

Les Espagnols, par le même processus philologique qui a fait, de l'Oued-el-Kebir, Guadalquivir, l'appelaient ordinairement Marsalquivir... ou encore Macarquibir (textes du XVI^e siècle) et, en abrégé, Almarza.

Le voyageur anglais Shaw in *Voyage dans la Régence d'Alger*, (traduit par Mac Carthy, Paris 1830), qui visita la région en 1730, donne trois formes : Mers-el-Kebir, Mazalquivir, Mersalcabir. On trouve même, dans un texte français du temps de Charles IX, Massalguibar. Pour nous, le nom de Mers-el-Kebir évoque les tragiques événements de juillet 1940. Mais comme l'a dit Ruyard Kipling, ceci est une autre histoire ! Une histoire, hélas, bien douloureuse dans notre mémoire. ■

Oran et Mers-el-Kebir par Louis Abadie et Alexandre Pestemadjoglou
Editions Gandini – Nice 2002

Petite ville, grande histoire

Tour à tour Saldae, l'opulente romaine construite sur un site phénicien, l'intellectuelle et glorieuse En Nassria, Capitale du chef hamadite En Nasser, repaire fameux des Corsaires, Begaïth pour les Kabyles, centre religieux qui attirait les pèlerins et lui valut le surnom de Petite Mecque, la ville devient un temps espagnole puis Bedjaiä et notre chandelle se fit Bougie grâce au commerce de cire.

Bougie la ravissante est un havre naturel sur qui veille le djebel Gouraya. L'architecture harmonieuse de la ville épouse les pentes du Gouraya toute en lignes verticales qui lui donnent un aspect très particulier, surtout lorsque l'on vient de la mer.

La mer qui permet d'évoquer les



Bougie, immeuble de la banque de l'Algérie, place de Geydon



Corsaires et certains de leurs « hôtes », comme le peintre florentin Filippo Lippi qui dut son salut à son talent. Capturé par les Corsaires en 1431, au cours d'une promenade qu'il effectuait en mer au large d'Ancône, il fut « attribué » au corsaire Abdelmoumen. Le peintre avait dessiné son portrait au charbon sur un mur blanc et le raïs, admirateur, lui avait, dit-on, fait exécuter plusieurs oeuvres avant de le libérer.

Les immeubles semblent s'emboîter dans un dessin précis. Ainsi, en union étroite et dans un même alignement géométrique avec la place de Gueydon, l'immeuble de la Banque de l'Algérie élance sa dizaine d'étages, immeuble dû à l'architecte Umbenstock.

L'Histoire de Bougie du IV^e siècle av. J.-C. au XII^e apr. J.-C. par Isabelle Comolli de Montpezat – Français d'ailleurs.

Bougie, un rêve Kabyle, préface de Jacques Augarde – Français d'ailleurs.

Bougie, la perle de l'Afrique du Nord par Louis de Habsbourg, traduction Viviane Jambert, préface de Jacques Augarde, L'Harmattan. ■

Mohammed Racim (Alger 1896 - Alger 1975)

Un art de la miniature spécifiquement algérien

Anne-Marie Briat

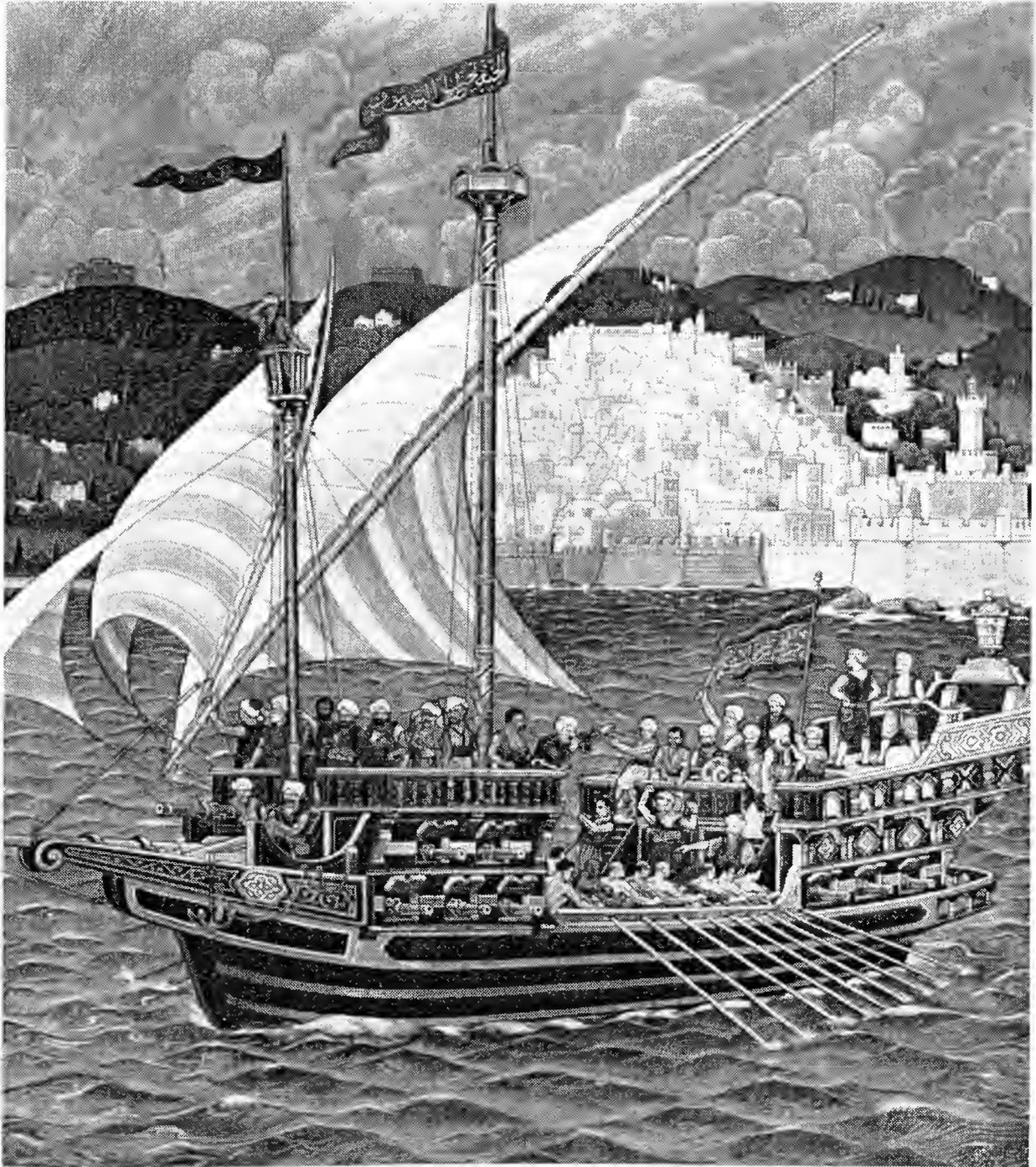
C'est à la Casbah d'Alger, dans l'atelier de son père et de son oncle que débute la formation de cet artiste exceptionnel. Il apprend de ces décorateurs et sculpteurs sur bois, de talent, le maniement du pinceau et l'application de l'or. Il entre à quatorze ans au Cabinet de dessins de l'Enseignement professionnel. Mais c'est en consultant les trésors de la Bibliothèque Nationale qu'il a la révélation de la miniature persane. Il devait, comme nous le verrons, lui donner un souffle nouveau.

Il trouvera en Algérie des appuis déterminants, entre autres celui du Recteur Ardaillon. C'est ainsi qu'il se trouve associé à la décoration de plusieurs ouvrages dont *La vie de Mahomet*, illustrée par Etienne Dinet.

Il se documente auprès d'un célèbre expert en art iranien, à Londres. Il obtient une bourse du Gouvernement Général pour étudier en Espagne, notamment à

Cordoue. Désormais les étapes d'une carrière brillante s'annoncent avec la décoration des *Mille et une nuits*, ouvrage illustré par Léon Carré et qui ne demandera pas moins de huit années de travail ... Il crée alors son propre répertoire, inspiré de l'Algérie ancienne, intégrant dans un style personnel les données de l'art occidental.

Il avait obtenu en 1924 la médaille d'or de la Société des Peintres orientalistes français. Mais, après plusieurs expositions remarquées, c'est le Grand Prix artistique de l'Algérie qui lui est décerné en 1933. Nommé professeur à l'École des Beaux-arts d'Alger l'année suivante, il dispense un enseignement qui influencera de nombreux élèves, français et algériens. Une sélection de ses œuvres est présentée au Pavillon de l'Algérie en 1937. Il travaillait en étroite symbiose avec son frère Omar, lui-même professeur de calligraphie et d'enluminure.



Galère devant Alger

Georges Marçais (1876-1962) l'éminent universitaire arabisant, enseignant à la Faculté des Lettres d'Alger et spécialiste de l'art musulman, a publié en 1960 (édition Arts et Métiers graphiques - Paris) un superbe recueil *La vie musulmane d'hier vue par Mohammed Racim*. C'est de cet ouvrage que nous extrayons les commentaires suivants, ainsi que, succinctement, les notes accompagnant quelques-unes des illustrations.

Georges Marçais précise bien la différence entre enluminure, étroitement liée au Coran et à l'encadrement des sourates du Livre Saint, et miniature. Celle-ci apparaît plusieurs siècles après l'enluminure. Son origine est obscure et remonterait à l'art hellénistique. Au Moyen-Orient, à une production artistique dite Ecole de Bagdad, vont succéder en Perse des peintures fécondées par l'art mongol. Autrement dit la miniature persane laisse deviner l'influence de l'art chinois.

Mais, au contraire du peintre chinois, le miniaturiste persan se soucie peu des éléments naturels. Son monde est élégant mais irréel, les visages figés ne reflètent aucun sentiment et la perspective est déconcertante, ce qui produit une oeuvre décorative à la manière d'un tapis ou d'un vitrail. C'est au début du XVI^e siècle que se situe l'âge d'or de la miniature persane avec les foyers d'art de Herat et de Tabriz. Ces productions font la gloire des collections privées et publiques et ce sont celles-là que Racim vient étudier à Paris. Le fabuleux " métier " de Racim, hérité des artistes de sa famille va lui permettre,

tout en approchant l'excellence des oeuvres de la Perse médiévale, de prouver qu'en tant que miniaturiste il est de son temps et de son pays.

Il va donc produire un art tout à fait rénové où les lois de la perspective, ignorées jusqu'alors, vont faire une entrée discrète et inédite. Tout autant on pourra remarquer de légers modelés sur la figure humaine et la représentation des heures de la journée, jusque-là absente de l'art persan. Racim se trouve par cela même plus proche des Indopersans qui ont intégré eux aussi les apports de l'Occident.

Georges Marçais dit que, pour notre bonheur, Mohammed Racim a cherché ses sources d'inspiration dans un monde que nous connaissons bien, celui de la cité des corsaires et des collines ondulées du Sahel. Si les scènes qu'il compose sont empruntées à l'époque de la Course, ce sont aussi les fêtes et les réunions intimes de l'Algérie que nous connaissons et dont il restitue tout le charme.

Au détour des pages de ce merveilleux album nous admirons entre autres :

BARBEROUSSE : Mohammed Racim dresse ici la mâle effigie de Khair ed-dine qui rattacha la cité des corsaires à la Porte ottomane. C'est une figure de lutteur et de maître, qui sait, au besoin par la terreur, imposer sa volonté souveraine.
GALERE DEVANT ALGER : Georges Marçais nous fait remarquer, bien sûr, Alger avec ses remparts, les villas blanches qui ponctuent les croupes, mais surtout le soleil qui vient de disparaître, sa lumière qui caresse les nuages et éclaire



Scène de chasse

la crête des mille petites vagues qui dansent autour de la galère.

SCENES DE CHASSE : C'est une vue panoramique de la campagne nord-africaine, depuis le pays voisin de la mer, où les torrents bondissent sur les rocs et où les fleurs égaiant la prairie, jusqu'aux confins du désert, où les montagnes dénudées barrent l'horizon et où les palmiers élèvent leur panache dans le ciel sans nuage. On remarquera, avec le commentateur admiratif, les trois plans dramatiques où se joue la lutte entre l'homme et les bêtes.

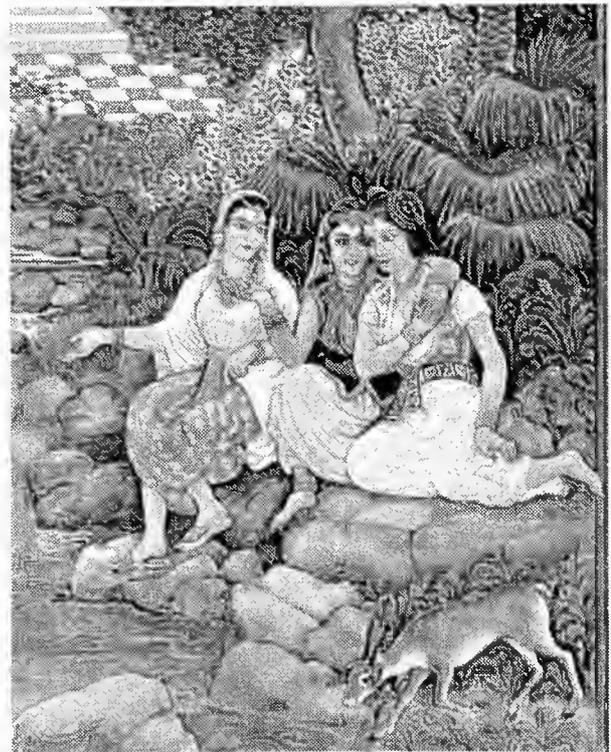
NUIT DE RAMADHAN : La lune de Rhamadhan brille sur la baie d'Alger. La traînée d'or de sa lumière s'étend sur la mer calme ; elle inonde de blancheurs les terrasses, les minarets et les coupoles, mettant une sérénité au dessus des agitations de la ville... Tout un monde éveillé est peint par Racim : boutiquiers, femmes, hommes, enfants, notables, religieux, juxtaposés pour notre plus grand bonheur.

AU LENDEMAIN DU MARIAGE : Ici, nous avons une impression de hiératisme et de rigoureuse symétrie, signifiant le rite traditionnel. Mais Racim lui oppose la vie intense des parentes et amies de l'épousée, venues lui témoigner sympathie et admiration, ce qui ne va pas sans une secrète envie... Les costumes et les étoffes sont somptueux, musiciennes et richesse des plateaux de friandises n'altèrent pas la gravité de la réception.

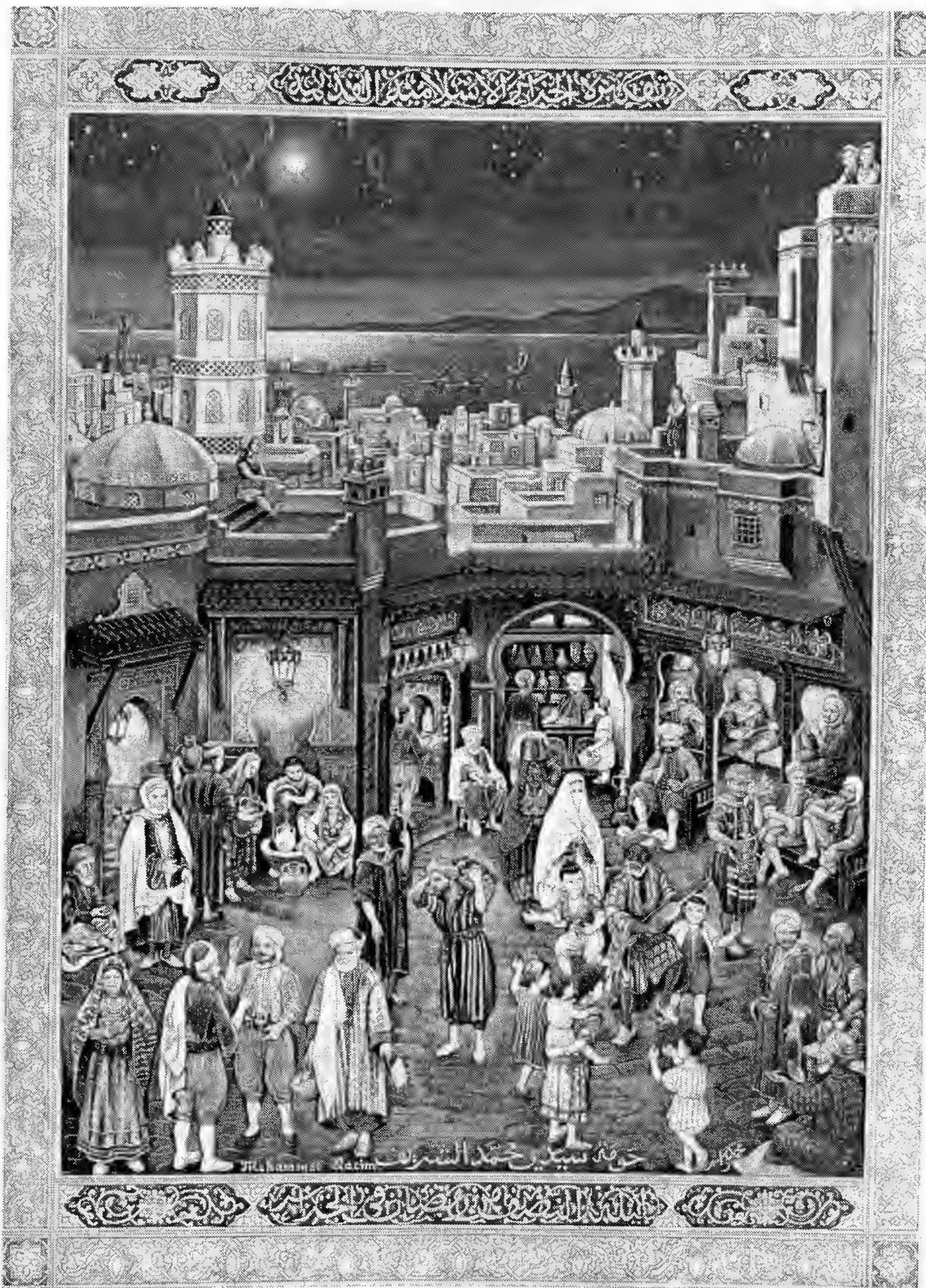
DANSEUSES ORIENTALES : Georges Marçais s'interroge sur le pays

d'origine de ces almées. Viennent-elles de l'Andalousie ou du Levant ? L'artiste, qui n'avait en vue que son plaisir et le nôtre et se laissait guider par sa seule fantaisie a, sans le vouloir, exprimé l'unité de la civilisation orientale, qui s'étendit avec l'Islam, du Golfe du Bengale aux Pyrénées.

JARDIN D'ALGER : Mohammed Racim nous propose une architecture imaginaire d'un jardin d'Islam. L'allée centrale est coupée par des escaliers de marbre qui amènent à une vasque. On remarquera les platanes, les orangers, les arbustes fleuris et le palmier. Les jeunes filles sont bavardes, rieuses ou pensives. Georges Marçais souligne l'impression de sérénité et d'harmonie de cette riche composition qui évoque la familiarité du Paradis terrestre. ■



Jardin d'Alger (détail)



Nuit de Ramadan

Au fil des saisons, au fil de l'eau : de Bizerte à Tunis

Annie Krieger – Krynicki

Bizerte, la fille des Syrtes ou *Hippo Diarrythus*, " traversée par l'eau ", méritait ces appellations. Marécageuse et entourée d'eaux : douces dans le lac de l'Ichkeul sous la montagne noire, lieu d'exploits cynégétiques dominicaux, saumâtres dans celui de Ferryville où les navires de guerre étaient à l'ancre, amères car la Méditerranée battait ses longues plages de sable blanc. Les habitants de la ville avaient donc pris une mentalité d'insulaires et la vie à Tunis, la capitale, prenait pour eux des allures de rêve.

Leur existence n'était en effet rythmée que par les mouvements de la mer et ceux des navires et ralentie par la chaleur. Elle surprenait en mars lorsque les fidèles s'éventaient sous la tôle ondulée de la chapelle, improvisée avec les palmes capricieusement tressées pour la fête des Rameaux. Quelques femmes s'évanouissaient et on les transportait sur les marches ruinées de l'ancienne cathédrale au dôme effondré sous les bombes. Les commu-

niantes étaient plus vaillantes dans leurs robes d'organdi amidonnées. Les garçons portaient le costume tailleur et le brassard à franges, égrenant sous leurs doigts mal-

adroits les chapelets rapportés d'un pèlerinage à la madone italienne de Trapani.

Le soir, devant la pièce montée du pâtissier italien, des mères passeraient au cou de leur fille leur premier bijou: un collier de corail, pêché à Tabarka par des oncles et cousins siciliens ou mal-





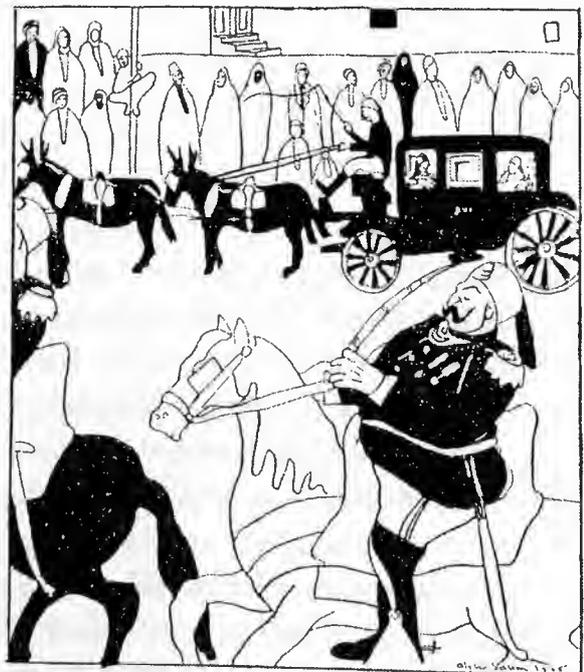
tais. Le soir, avant la tombée brutale de la nuit, les Bizertins se promèneraient avec nonchalance le long du boulevard de la Marine, bordé d'une triple rangée de palmiers tandis qu'à quelques mètres, dans l'antique ville arabe, au pied de l'ancien fort espagnol, attablés devant la tasse de café et le verre d'eau, les Tunisiens, en djellaba de couleur tendre et chéchia rouge, pousseraient savamment leurs dominos.

Mais la chaleur évapore des odeurs de lagune morte, de poissons et d'algues décomposés. Les petits vendeurs, pieds nus et calotte tricotée ont un grand succès avec leurs minuscules bouquets de jasmin à poser sur l'oreille. Le cafetier maure enflamme des pastilles d'encens dans des brûle- parfums d'argile ajourée, pour faire fuir les moustiques.

La petite ville musulmane s'animait surtout au début du ramadan. A la nuit, les guirlandes de lampes multicolores

étincelaient, suspendues d'un moucharabieh à l'autre et enlaçaient les estrades qui tanguaient au rythme des danseuses du ventre.

Les chanteurs les plus célèbres venaient de Tunis se produire devant les autorités françaises et tunisiennes, en uniformes et





gandouras de soie, alignées sur des fauteuils, dorés au Faubourg Saint-Antoine dans les années 1890. Hassiba Rochdi, consacrée par des années de ferveur populaire, faisait vibrer de ses accents rauques, la voûte des souks. Les enfants agrippés aux basques ou à la gandoura de leur père, réclamaient une « tarayette », de ces petits objets tournés dans l'argile, représentant une darbouka — tambourin à peau de chèvre — un ânon ou un chariot ; à moins que ce ne soit une friandise : beignet trempé d'huile ou encore une pâte d'amande aux trois couleurs vénéneuses.

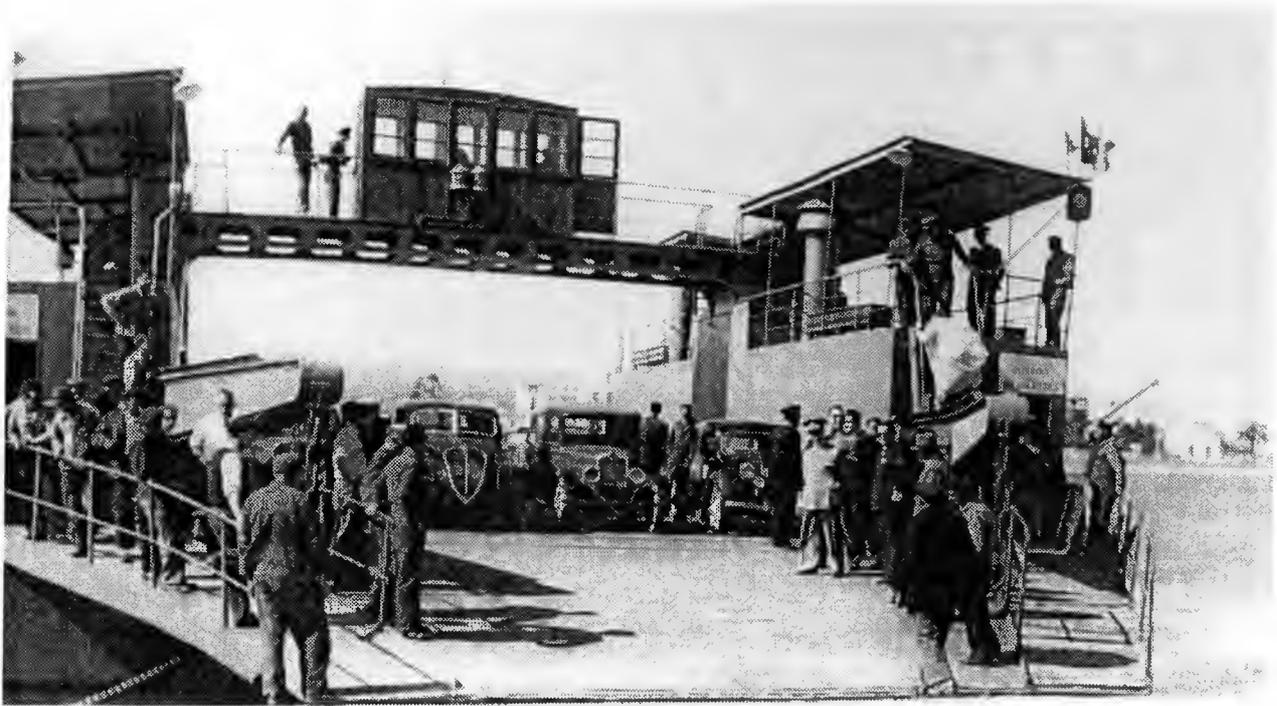
Ensuite, un film égyptien était projeté sur des draps de lit tendus à travers la ruelle : on y dansait beaucoup et on chantait l'amour, toujours malheureux. Le cinéma américain avait aussi ses fanatiques, le dimanche après-midi, dans un hangar aménagé, qui avait remplacé le théâtre datant de la III^e République,

anéanti sous les bombes en 1944. Les clameurs accueillait le générique de Robin des Bois, d'Ivanhoé ou d'Ambre, puis les spectateurs se calaient sur des fauteuils branlants, venus d'une salle désaffectée de Tunis (car tout venait de la capitale).

Le vice-président de la municipalité, féru de musique, avait implanté les Jeunesses Musicales. Conférenciers et artistes terminaient donc leur circuit tunisien dans cette presqu'île perdue entre les plantations d'orangers et les arsenaux. Mais, pour la venue du pianiste et compositeur, l'Américain-berlinois Walter Rummel, le piano à queue lui-même avait été emprunté à Tunis. Un camion de la Ville avait été capitonné de matelas de laine afin de supporter les cahots. L'instrument était arrivé intact et, sous les doigts sensibles du virtuose, les notes de Chopin ou de Bach filèrent, pures et exactes.

Ce fut l'occasion de voir émerger, dans



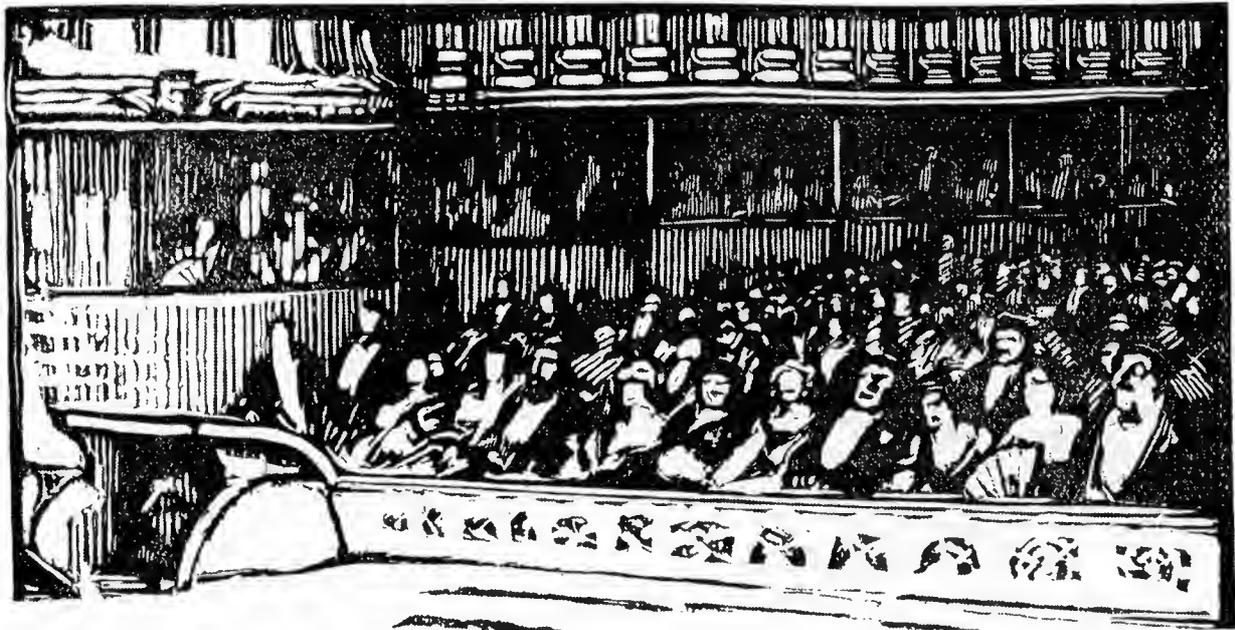


4 mars 1947 - Inauguration du deuxième bac de Bizerte

le public européen, une autre colonie : celle des Russes blancs. Une vague avait apporté les débris de l'armée de Wrangel, une autre les remporterait plus loin, un jour. Brillants et déclassés, nostalgiques d'une neige qu'ils ne reverraient jamais, ils menaient une vie, décalée des fêtes religieuses de la pieuse communauté italo-maltese. Les femmes sortaient leurs robes aux paillettes effilochées et les hommes leur smoking verdi, autour des samovars fumants. La balalaïka chanterait jusqu'à l'aube de ce Noël tardif.

Mais tous se retrouvaient pour les parades militaires sur le boulevard de la Marine ou la place de l'Europe. Autour d'un jardinet d'hibiscus fanés s'élevaient les plus glorieux monuments publics, l'hôtel du Contrôle civil et celui du commandant de la Place militaire, la Municipalité franco-tunisienne, décapitée

de son dôme turco-mauresque, et la cathédrale à demi effondrée. Les représentants des trois armes rivalisaient en rythme de fanfare et en prestige de l'uniforme mais les marins l'emportaient toujours, dans le cœur des Bizertins, sur la Légion malgré son bouc mascotte, aux cornes dorées, acclamé par les enfants, ou les cuirassiers prestigieux, lorsque l'Arromanche, couvert d'avions comme autant d'hirondelles sur une terrasse, venait s'amarrer ou que la Jeanne d'Arc, bateau-école, déversait ses midships dans les bals du contrôleur civil ou de l'amiral qui commandait la petite flotte tunisienne. Le grand jeu des filles était de comparer au Sport nautique, à la piscine de madriers ouverte aux vagues, sur la plage du front de mer, les insignes militaires offerts par leurs galants danseurs et d'en faire collection comme d'autant de cœurs !



Le dimanche, après la prise d'arme ou les services religieux, on partait pour la Corniche, déjeuner et se baigner. Si l'on n'avait pas de voiture, il fallait emprunter un car poussif et bondé. Mais les familles s'entassaient aussi dans plusieurs coricolos, tirés par des chevaux patients. Une Anglaise, richissime et tendre, pour leur épargner la brûlure du soleil africain, leur avait offert de petits chapeaux de toile d'où sortaient drôlement leurs grandes oreilles qu'ils agitaient pour chasser les mouches.

La-bas, la mer était incomparablement plus bleue, plus verte, parfois couleur de violette comme celle chantée par Homère. Au restaurant, on présentait le « loup de la Corniche », sorti de l'onde pendant la nuit, sur un lit de tomates et d'œufs durs dans un grand plat d'argent. Sur la plage, le vin rafraîchissait dans un creux de rochers tandis que les sandwichs se saupoudraient de sable. Le retour se faisait le

long des haies de cyprès noirs et de roseaux. Chacun avait la tête lourde, se sentait écoeuré de soleil et poursuivi par l'odeur des brûlis d'ordures et de varech.

Mais quelquefois, lassés de cette vie simple et trop rythmée, les plus hardis allaient jusqu'à franchir le Goulet sur un grand bac. Les chaînes raclaient sinistrement le fond, les voitures, les arabas chargées de fruits, les coricolos et les piétons s'entassaient dans un grand vacarme : cris, claquements de fouet et injures dans toutes les langues de la Méditerranée. Sur l'autre rive, il fallait gravir la pente glissante où les bêtes avaient laissé leur crotin, les maraîchers les écorces de pastèque. La route était longue jusqu'à la capitale.

Les aventureux pénétreraient enfin dans le grandiose Théâtre municipal au rideau flamboyant. Pendant la saison d'opéra, toute la Scala défilait : interprètes et chefs d'orchestre pour un public survolté d'Italiens majoritaires. Mais l'alter-

nance linguistique était respectée: après *Aïda*, *Il Trovatore*, *La Tosca*, *Otello* en italien se succédaient *Manon*, *Faust* ou *Carmen* en français. Paul Cabanel venait d'Alger, en voisin, chanter Marouf, save-tier du Caire, tandis que les vocalises de Mado Robin dans *Lakmé*, rivalisaient de pureté cristalline avec les pendeloques des lustres. Le théâtre dit de Boulevard était joué par les Tournées Karsenty qui louaient à guichet fermé d'une saison à l'autre. La Comédie Française attendait l'été pour représenter ses tragédies dans les ruines de Carthage, entre les colonnes à demi effondrées, sous les portiques romano-africains, à la clarté des étoiles et des torchères.

Au retour, énervés par le passage du bac et l'attente humiliante devant les navires de guerre, prioritaires, se frayant un passage à coups de sirènes, exigeants et péremptoires, les Bizertins héroïques goûtaient, après le plaisir artistique, le triomphe mondain. Devant une famille muette ou des disciples sidérés, après avoir fait circuler le programme dédicacé, il leur fallait décrire le plus précisément possible Vera Korène, blanche et sculpturale Andromaque couronnée d'or, et reproduire au mieux sa déclamation. Aux vers

« Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils/Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie/J'allais seigneur pleurer un moment avec lui/Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui! » les larmes perlaient; les moins pudiques tiraient un mouchoir.

Sa voix vibrante de ténor étant impossible à reproduire, les plus hardis mimaient la gesticulation de José Luccioni quand, de ses bras athlétiques, il étreignait l'oreiller fatal à Desdémone. Il suffisait de l'emprunter pour l'occasion à la grand-mère infirme pour impressionner les spectateurs. Comme ils étaient précieux et attendus ces intermédiaires!

Quant aux professionnels, écrivains et conférenciers, combien de rêves et de perplexités n'avaient-ils pas suscités! Ainsi

Maurice Genevoix décrivant une Sologne plus étrange qu'un mirage avec ses fourrés humides et ses daims cornus, ou Emile Henriot, dévoilant les mystères littéraires parisiens ou une vie provinciale plus obscure qu'une jungle d'Amazonie pour ces Bizertins qui vivaient en osmose avec la mer, le sable, les lacs miroitants et les humeurs

du soleil et des vents. On rêvait ainsi beaucoup, par sensations et par littérateurs interposés, dans cette ville-miroir. ■



Tunis, théâtre municipal

Il n'est pire chose qu'un coquillage dans un tiroir

rené jean clot

Le sable fin de la mer
N'en apporte pas avec toi
Pour distraire ta maison
En souvenir de la mer.
Les choses claires du soleil
Deviennent noires dans nos villes
Coquillages si blancs sur le sable
Clartés volées au gouffre bleu
Que faites-vous dans les tiroirs
De nos meubles bien cirés ?
On dirait que vous souffrez
D'être si loin de la plage
Vous portez le deuil de la mer
Dans nos maisons toutes grises.
Et, pressé contre notre oreille,
Le bruit de la vague lointaine
N'est que l'écho de nos sueurs.



Pire était ce bonheur, reflet d'autres bonheurs
Déjà vécus, déjà usés avec leurs fastes d'or
Conservés sous le vernis ou dans l'alcool
Pire était la beauté sans mémoire de son rêve
Pire était l'illusion gardienne de ses cendres
Pire était la douceur conduisant au mensonge
Et pire le pardon ressassant son chagrin.
Mais pire était l'amour, chair sans lendemain
Corps au corps accouplé avec un cœur funèbre
Pour former sur le vide une branche brisée
Pire était la douleur malheureuse d'aimer
La magie d'une chair calculant ses secrets.
Bestialité du sang dans une robe noire.

Mais pires les paradis mais pires les vertus
Qui n'ont pas de chagrin et qui n'ont plus de larmes
Tombeau vide veillé par un ange de pierre
Epreuve justicière élevée sur la haine
Ou le ressentiment de terreurs anciennes.